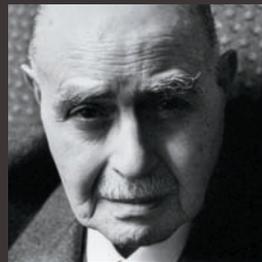
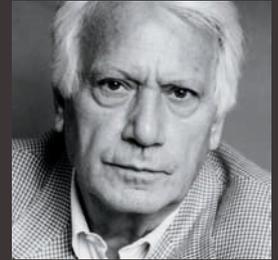


chroniques

www.bnf.fr

de la Bibliothèque nationale de France

N° 57 janvier-mars 2011

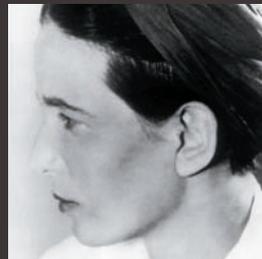
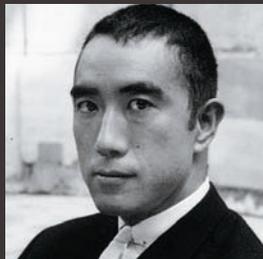
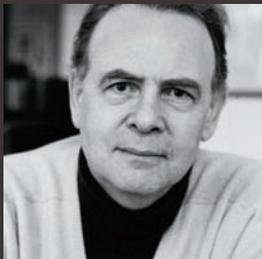


Expositions

**Gallimard (1911-2011)
un siècle d'édition**

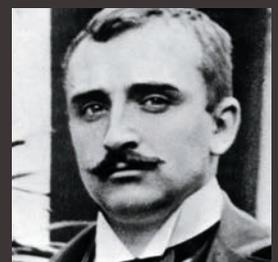
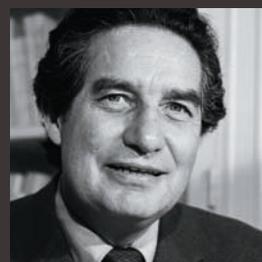
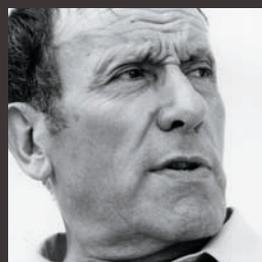
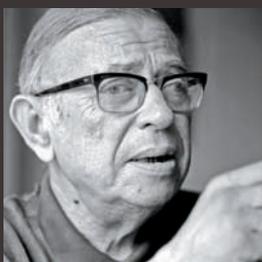
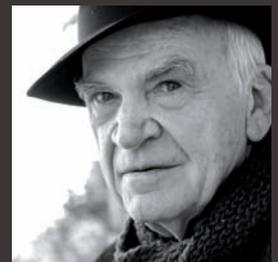
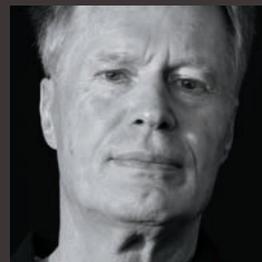
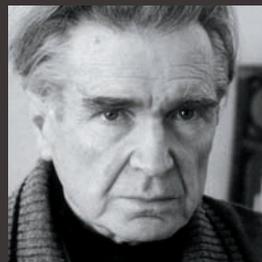
Visions d'Égypte

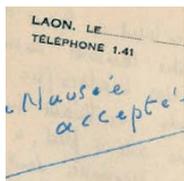
Henry de Monfreid



Dossier

**Sons, images,
multimédia**





En bref 3

Expositions 4

- Gallimard, un siècle d'édition
- Photographier l'humaine condition
- L'Égypte de Prisse d'Avennes
- Henry de Monfreid, voyageur impénitent



Expos hors les murs 12

- Redécouvrir Odilon Redon

Auditoriums 13

- Femmes savantes
- Jean Echenoz face à Raymond Roussel
- Que reste-t-il de l'amour?
- Traits d'union



Dossier 17

- Sons, images, multimédia : état des lieux

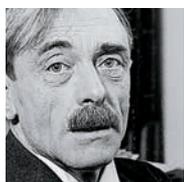


Collections 23

- L'écriture intime de Paul Valéry

International 24

- La New York Public Library: un siècle entre patience et détermination



Coopération 26

- Le Catalogue collectif de France aujourd'hui

Actualité du numérique 27

- Les médias sociaux, champ d'expérimentation des bibliothèques



Focus 28

- Les blouses blanches de Richard Prince

Chroniques de la Bibliothèque nationale de France est une publication trimestrielle.

Président de la Bibliothèque nationale de France Bruno Racine.

Directrice générale Jacqueline Sanson.

Délégué à la communication Marc Rassat.

Responsable éditoriale Sylvie Lisiecki, sylvie.lisiecki@bnf.fr

Comité éditorial Mireille Ballit, Catherine Dhérent, Catherine Gaziello, Jean-Loup Graton, Joël Huthwohl, Olivier Jacquot, Isabelle Le Masne de Chermont, Anne-Hélène Rigogne.

Ont collaboré à ce numéro Delphine Andrieux, Élodie Bertrand, Denis Bruckmann, Alain Carou, Alban Cerisier, Pascal Corderex, Véronique Falconnet, Pascal Fouché, Alain Finkielkraut, Isabelle Giannattasio, Marie Odile Germain, Thierry Gillet, Marie-Gabrielle Houriez, Joël Huthwohl, Sandrine Le Dallic, Mélanie Leroy-Tercquem, Olivier Loiseaux, Lionel Maurel, Virginie Meyer, Marie Minssioux, Marie-Laure Prévost, Claire Ragazzoli, Valérie Sueur-Hermel, Serge Tisseron.

Coordination graphique Françoise Tannières.

Iconographie Sylvie Soulignac.

Coordination des relectures Nadège Ricoux.

Maquette et révision Volonterre.

Impression Stipa ISSN: 1283-8683

Abonnement Marie-Pierre Besnard, marie-pierre.besnard@bnf.fr

VOTRE AVIS NOUS INTÉRESSE N'hésitez pas à nous écrire pour nous faire part de vos remarques et suggestions: sylvie.lisiecki@bnf.fr



Édito

Au nom de tous ceux qui font vivre la Bibliothèque nationale de France, je souhaite exprimer ma reconnaissance envers les deux mécènes fidèles et généreux que le ministre de la Culture a récemment honorés. Madame Nahed Ojeh, distinguée du titre de Grand Donateur de la Culture, soutient la BnF depuis plus de dix ans; sa générosité a permis l'acquisition de plusieurs chefs-d'œuvre exceptionnels, dont les manuscrits des *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand et de *Voyage au bout de la nuit* de Céline, ainsi que, tout dernièrement, les archives de Guy Debord. Champagne Louis Roederer, Grand Mécène de la Culture, soutient depuis de nombreuses années la mise en valeur des collections patrimoniales de photographie; il a été le mécène de plus de vingt-cinq expositions, dont *Cartier-Bresson, Seventies, Controverses, La France de Raymond Depardon*, et a soutenu de nombreux artistes dans leur «recherche de l'œuvre», telles Bettina Rheims ou Sophie Calle.

Ce numéro de *Chroniques* qui inaugure l'année 2011 consacre un dossier à l'audiovisuel. Il dresse un état des lieux de la production et de l'édition dans ce domaine à travers le prisme du dépôt légal des sons, des images et du multimédia. Dans un secteur où l'innovation technologique ne cesse de bouleverser la donne, la BnF joue un rôle essentiel: ses conservateurs ont décrypté pour *Chroniques* les grandes tendances de la production audiovisuelle et ce qu'elle reflète des évolutions de nos pratiques culturelles.

Comme chaque année, la BnF présentera ses missions et ses activités au Salon du livre. Nous y fêterons aussi le centenaire d'un éditeur hors du commun, Gallimard: un stand est dédié à cet anniversaire, annonçant l'exposition *Gallimard: un siècle d'édition* qui se tiendra à la Bibliothèque François-Mitterrand. L'occasion de découvrir les archives de Gallimard, jusqu'ici restées confidentielles, ainsi que de précieuses correspondances, photographies et manuscrits conservés par la BnF, comme celui de *La Condition humaine* d'André Malraux ou de *La Nausée* de Jean-Paul Sartre. En suivant l'itinéraire d'une des plus prestigieuses maisons d'édition françaises, c'est un siècle d'histoire de la littérature et de la pensée que le visiteur est invité à parcourir.

Bruno Racine,
président de la Bibliothèque nationale de France

En couverture, de gauche à droite et de haut en bas : André Gide, Ph. Succession A. Gide / Diffusion Editions Gallimard, Albert Camus Ph. Coll. particulière / Archives Gallimard, André Malraux Ph. Roger Parry / © Editions Gallimard, Marcel Proust Ph. Coll. Particulière / Archives Gallimard, Jorge Semprun, Ph. Jacques Sassiér / © Editions Gallimard, Daniel Pennac Photo J. Sassiér / © Editions Gallimard, Marguerite Yourcenar, Ph. Coll. Particulière / Archives Gallimard, Albert Cohen Photo Jacques Sassiér / © Editions Gallimard, Modiano J. Sassiér / © Editions Gallimard, Mishima Photo André Bonin / © Editions Gallimard, Simone de Beauvoir, Ph. Coll. Sylvie Le Bon de Beauvoir / Diffusion Editions Gallimard, Louis-Ferdinand Céline Photo Clitè Pam / © Editions Gallimard, Marguerite Duras, Ph. Roger Parry / Diffusion Editions Gallimard, A. Cloran Photo J. Sassiér / © Editions Gallimard, J-G Le Clézio Photo Catherine Hélie / © Editions Gallimard, Milan Kundera Photo Catherine Hélie / © Editions Gallimard, J-P. Sartre Ph. Jacques Robert / © Editions Gallimard, Romain Gary Ph. Jacques Robert / © Editions Gallimard, René Char Photo Jacques Robert / © Editions Gallimard, O Paz Photo Jacques Robert / © Editions Gallimard, Paul Claudel, Ph. Succession Claudel / Diffusion Editions Gallimard.

SALON DU LIVRE 2011

Le Grand Nord à l'honneur

Le 31^e Salon du livre se tiendra du 18 au 21 mars 2011, porte de Versailles, à Paris. Durant ces quatre jours, les littératures nordiques seront à l'honneur, avec une quarantaine d'auteurs invités du Danemark, de Finlande, d'Islande, de Norvège et de Suède, donnant lieu à de multiples débats et lectures. Comme chaque année, la BnF y sera présente (stand H12). À noter cette année, un espace supplémentaire BnF / Gallimard spécialement dédié à la célébration des 100 ans de l'éditeur, et précurseur de l'exposition de la BnF *Gallimard - un siècle d'édition* à partir du 22 mars [lire p. 4].

www.salondulivreparis.com

APRÈS
17 HEURES
c'est
gratuit
bnf.fr



© Didier Plouy/MCC.

Akram Ojje, fils de Nahed Ojje, et sa sœur, Frédéric Rouzaud, directeur général de Champagne Louis Roederer, et Frédéric Mitterrand, ministre de la Culture et de la Communication lors de la cérémonie du 2 décembre 2010.

DISTINCTIONS

Hommage à deux mécènes de la BnF

Madame Nahed Ojje et Champagne Louis Roederer ont reçu la distinction respectivement de « Grand Donateur de la Culture » et de « Grand Mécène de la Culture » de Frédéric Mitterrand, ministre de la Culture et de la Communication. Madame Nahed Ojje compte depuis dix ans parmi les principaux bienfaiteurs de la BnF, pour la réalisation de ses expositions et l'enrichissement de ses collections. Elle a notamment permis l'acquisition des manuscrits des *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand. Champagne Louis Roederer soutient, quant à lui, la BnF dans ses missions d'acquisition, de recherche et de valorisation du patrimoine. Il a été le mécène de plus de 25 expositions sur les collections photographiques de la Bibliothèque, et a soutenu dans ce cadre de nombreux artistes, tels Bettina Rheims ou encore Sophie Calle et Jean-Michel Alberola.

LA BNF EN LIGNE

Gallica, Microsoft et Bing!

Grâce à un accord signé entre la BnF et Microsoft, la bibliothèque numérique Gallica est mieux indexée par le moteur de recherche Bing. Site de référence qui reçoit 23 000 visites par jour et s'enrichit de façon constante, Gallica offre aux internautes environ 1 250 000 documents et plus de 40 millions de pages de texte ocrisé qui contribuent à inscrire ses contenus dans le web dit « profond », difficilement indexé par les moteurs de recherche. Par cet accord, conclu pour une durée d'un an reconductible, la société Microsoft s'engage à faciliter l'accès au patrimoine numérisé par la BnF grâce à la mise en place d'un service de recherche spécifique dédié au patrimoine documentaire de la BnF et qui proposera aux utilisateurs de Bing des résultats enrichis et plus pertinents : les internautes auront directement les réponses en ligne issues de Gallica.

THE BOOK EDITION /BNF

Impression à la demande

La BnF propose un service d'impression de 500 titres libres de droits numérisés sur Gallica, à travers un partenariat avec The Book Edition, plateforme d'auto-édition numérique basée à Lille. Sur la page de consultation des documents sur Gallica, un pictogramme signale la possibilité de commander une réimpression « à l'identique », avec un lien vers le site Thebookedition.com où s'effectue le paiement. Le prix dépend du format et de la pagination.

www.gallica.bnf.fr

INTERLIGNES

Une invitation à la lecture

La BnF accueille cette année encore *Interlignes*, l'émission littéraire en ligne, dans ses salles de lecture. Dominique Antoine donne la parole aux auteurs de la rentrée littéraire : Elie Wiesel, Alice Ferney, Alain Mabanckou, Jean Echenoz, Nathalie Kuperman, Marc Dugain, Dominique Barbéris, Éliette Abecassis, Marie Nimier... racontent la genèse d'un de leurs livres, confient leurs intentions et évoquent leur métier.

www.interlignes.tv



Elie Wiesel. © Interlignes, Striana, 2010.

Gallimard, un siècle d'édition

En ouvrant pour la première fois leurs archives au public à l'occasion du centenaire de leur création, les éditions Gallimard invitent à parcourir un siècle d'histoire de la littérature. Une exposition conçue avec la BnF, qui ne pouvait manquer de l'accueillir.

«À la différence de la plupart des autres éditeurs, la maison Gallimard est encore une affaire de famille, et la gestion des archives et des fonds documentaires a toujours été prise à cœur, explique Alban Cerisier, l'un des deux commissaires de l'exposition. Et ce d'autant plus que, depuis sa création, l'entreprise s'est inscrite dans la durée en menant des politiques d'auteurs et de collections à long terme : l'activité quotidienne de la maison – ainsi qu'une part non négligeable de son chiffre d'affaires – repose sur son fonds.»

Le manuscrit de *La Nausée*

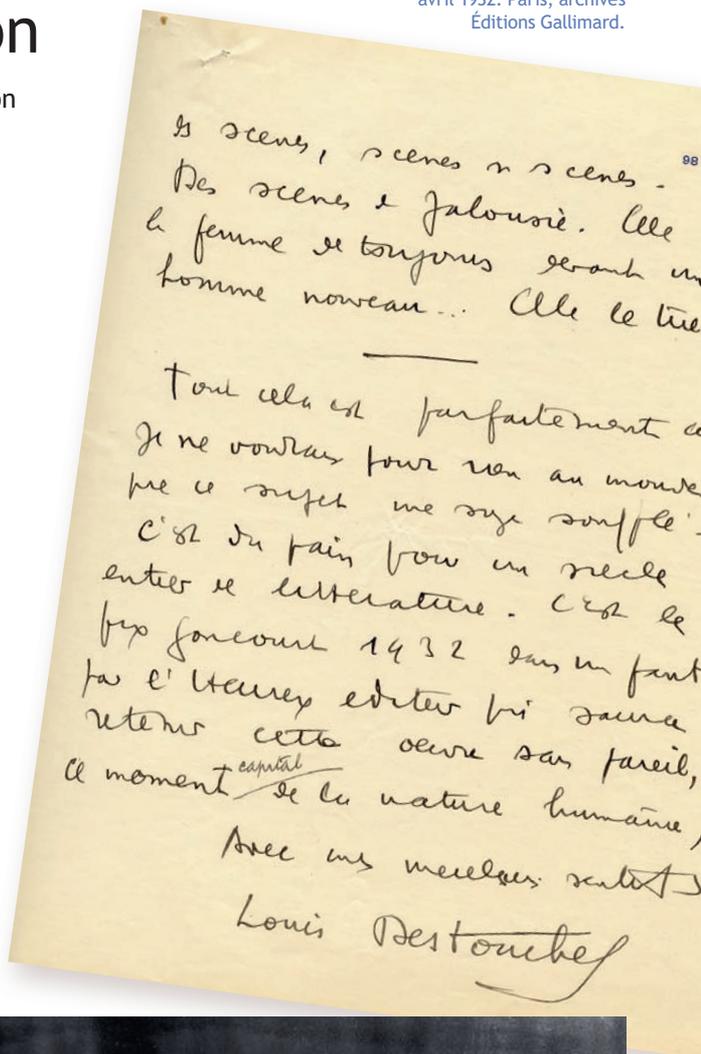
Pour cette exposition présentée en collaboration avec la BnF, les éditions Gallimard font sortir de la confidentialité des documents exceptionnels ; depuis des correspondances entre les auteurs et leur éditeur jusqu'aux jeux d'épreuves corrigées d'œuvres célèbres, en passant par les fiches du comité de lecture qui ont décidé du destin éditorial de nombre de manuscrits.

La première partie du parcours de l'exposition éclaire ainsi tout le processus d'édition, la fabrique de l'œuvre vue du côté de l'éditeur, que viennent éclairer et approfondir de nombreux documents audiovisuels issus des archives de l'INA. Des manuscrits conservés par la BnF – *La Nausée* de Jean-Paul Sartre, *La Condition humaine* d'André Malraux... – sont également présentés. Le visiteur pourra découvrir des extraits de correspondances, certaines de nature technique ou financière, d'autres véritablement littéraires, dans lesquelles Romain Gary ou Albert Cohen livrent à Gaston Gallimard des éléments clés de l'interprétation de leurs œuvres. Avec Valéry Larbaud, Léon-Paul Fargue, Jean Giono, Jean-Marie Gustave Le Clézio, Claude Roy, les lettres

sont amicales, voire d'une tonalité quasi familiale avec Albert Camus, qui trouva la mort avec Michel Gallimard dans un accident de voiture en 1960.

Malraux lisant Faulkner

Autres pièces phares de l'exposition : les fiches de lecture. «Avec les contrats, les fiches de lecture sont les moteurs d'une maison d'édition», commente Alban Cerisier. «Elles révèlent comment les manuscrits proposés au comité de lecture de Gallimard sont appréhendés, filtrés, analysés, compris par les lecteurs, qui souvent sont eux-mêmes des auteurs». C'est Roger Caillois lisant Jorge Luis Borges ou Julio Cortázar, Malraux lisant Steinbeck ou Faulkner, Dominique Aury ou Michel Mohrt lisant les textes d'Henry Miller. «Ce qui frappe, ce sont les divergences, car ces lecteurs



RUE LEPIC

nl

wene'

eul

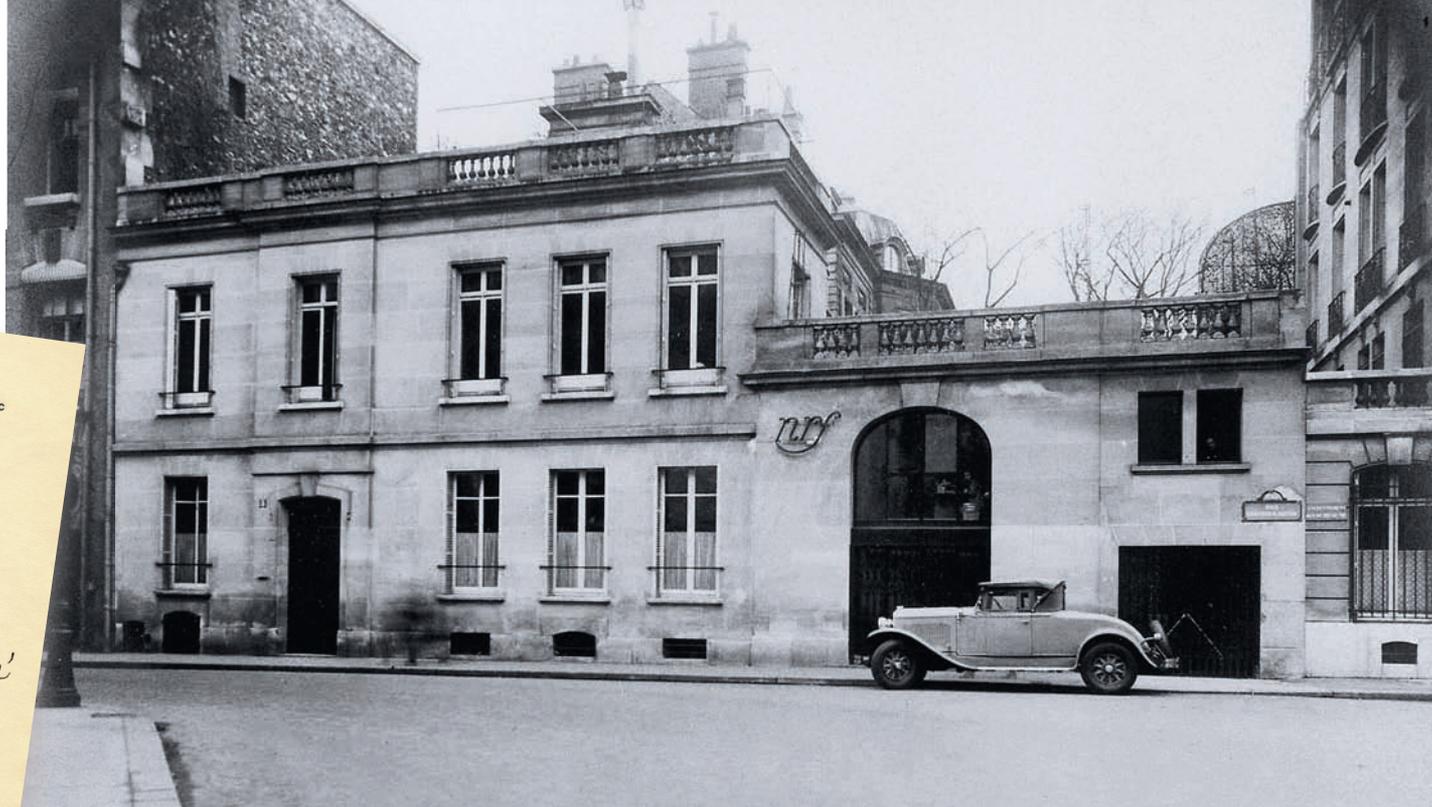


Photo Henri Manuel

plus qu'éclairés comprennent parfois les œuvres de façon radicalement opposée. Quand l'un rejette tel manuscrit, l'autre le défend avec ferveur, ce qui nous renvoie à l'instabilité des valeurs littéraires et nous rappelle que celles-ci se constituent à travers le temps.»

Les territoires pluriels de l'édition

Ainsi, lorsque les éditions de la Nouvelle Revue française reçoivent, en 1912, le manuscrit du premier tome de la *Recherche du temps perdu*, le comité de lecture n'existe pas encore; les manuscrits sont lus par Gaston Gallimard, Jean Schlumberger et André Gide. Schlumberger le refuse, et Gide endossera la responsabilité de cette erreur, vite rattrapée néanmoins puisque, après la Seconde Guerre mondiale, Gaston réussit à reprendre

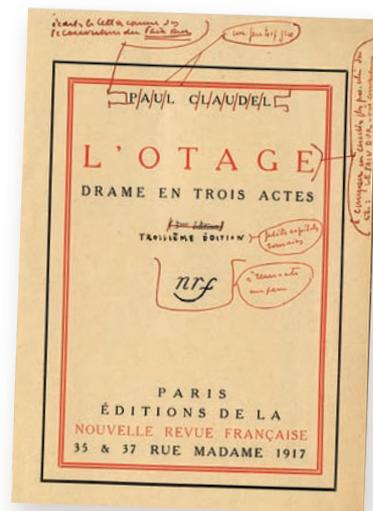
à Grasset – qui l'avait éditée en 1913, à compte d'auteur – la publication de la *Recherche*. Le stock de la première édition est récupéré, et Gallimard l'écoule en apposant sa couverture par-dessus celle de Grasset!

Un deuxième temps de l'exposition, dans une approche à la fois chronologique et thématique, montre l'éditeur à l'œuvre et permet d'appréhender la complexité de son action, faite d'interventions multiples qui vont de la relecture-correction à la stratégie éditoriale de long terme, inscription dans un catalogue, pari sur la durée, commande aux auteurs. Diverses facettes du métier d'éditeur sont présentées, ainsi que son évolution au fil du temps et des innovations technologiques qui modifient les sensibilités et ouvrent de nouveaux territoires. Par exemple, indique Virginie Meyer, l'autre com-

Ci-dessus
Le siège des
Éditions Gallimard
rue Sébastien
Bottin, à Paris,
en 1930.

Ci-contre
Maquette
de la couverture
de *L'otage*
de Paul Claudel,
avec corrections
manuscrites de
Gaston Gallimard,
septembre 1917.
Paris, archives
Éditions Gallimard.

Page ci-contre
Marguerite Duras
en compagnie de
Gaston Gallimard,
années 1950.
Paris, archives
Éditions Gallimard.



Albert Cohen, le pari de Gaston Gallimard

En 1922, un jeune inconnu de 27 ans, suisse, avocat au Barreau de Genève, envoie un article intitulé « Après-minuit à Genève » à la *Nouvelle Revue française*. Le texte plaît, il est publié. Gaston Gallimard le lit, est touché et intéressé. Quelques mois plus tard, il charge Jacques Rivière, le directeur de la revue, de rencontrer l'auteur à Genève et de lui proposer un contrat pour ses cinq prochains livres. L'écrivain en question s'appelle Albert Cohen. Par la suite, Gaston obtient pour lui un poste au BIT (Bureau international du Travail). Il ira plus loin encore pour son jeune poulain: il aide Albert Cohen, ardent défenseur de la cause et de la pensée juives, à monter *la Revue juive*, qu'il édite. Il attendra huit ans encore pour que l'écrivain lui donne *Solal*, qui remporte un immense succès critique. Treize ans de plus pour *Le Livre de ma mère*, publié en 1953. Quant à *Belle du Seigneur*, la somptueuse histoire d'amour entre Solal et Ariane, ébauché dès les années trente, le roman paraîtra en 1968, soit plus de quarante ans après la signature du contrat. Un pari et un engagement que l'on a peine à imaginer dans le contexte éditorial d'aujourd'hui.

missaire de l'exposition, « la création de la collection Folio, en 1972, a permis à Gallimard, en proposant son propre livre de poche, de faire vivre différemment des auteurs et des œuvres ». À une époque où la valeur de l'intercession de l'éditeur est remise en cause, l'histoire des éditions Gallimard témoigne d'une professionnalité en perpétuelle réinvention.

Sylvie Lisiecki

Gallimard: un siècle d'édition

du 22 mars au 3 juillet 2011

BnF, site François-Mitterrand

Commissariat: Alban Cerisier, Virginie Meyer

En partenariat avec l'INA

« Une maison réellement indépendante »

De *La Nouvelle Revue Française*, créée en 1909, aux éditions Gallimard aujourd'hui et ses nombreuses collections dont le succès ne se dément pas, il y a la volonté et l'ambition, intactes, de faire connaître une littérature exigeante, venue de tous horizons. Retour sur une aventure intellectuelle avec Pascal Fouché, historien de l'édition.

Chroniques : Dans quel contexte les éditions

Gallimard ont-elles été créées ?

Pascal Fouché : À l'origine, il y a *La Nouvelle Revue Française*, fondée en 1909 par des écrivains, André Gide et Jean Schlumberger notamment, qui s'affirme très rapidement sur la scène littéraire. Et le désir de ces écrivains de prolonger l'aventure intellectuelle de la revue par une structure qui leur permette d'éditer la littérature en laquelle ils croient – et, au premier chef, leurs propres œuvres. C'est ainsi que naissent, en 1911, les éditions de la Nouvelle Revue française, un « comptoir d'éditions » dont la gérance est confiée au jeune Gaston Gallimard. Ce sont des amoureux de l'écriture, mais aussi de l'objet-livre : ils sont attachés à la typographie, à la qualité du papier, de l'impression...

Durant la Première Guerre mondiale, Gaston, qui fait deux séjours aux États-Unis, comprend qu'il faut passer à une autre dimension pour durer. En 1919, il crée une société, qui prend le nom de Librairie Gallimard tout en restant adossée à *La NRF*. Avec de nouvelles collections, dont certaines plus populaires, il diversifie la production tout en veillant à construire un fonds à long terme et à s'attacher les auteurs les plus prometteurs. Un comité de lecture est créé et s'officialise. Puis Gallimard entre sur le marché de la presse. Il crée en 1928 le journal à sensations *Détective*, puis *Voilà*, un hebdomadaire de reportages (1931), et *Marianne*, mensuel d'actualité politique et sociale (1932). C'est cette diversification qui permettra à la maison de traverser la crise de 1929 sans trop de difficultés. Gallimard ne poursuivra pas cette voie mais continuera sa politique de développement en s'efforçant de garder un équilibre qui permette aux publications à succès de financer une littérature plus exigeante, moins directement rentable.

passionné pour ce métier et a su s'entourer de gens de talent. Très vite, c'est chez lui que les écrivains, de tous horizons, ont voulu se retrouver. Sa réussite est aussi le résultat de choix stratégiques et de management. La Librairie, devenue Éditions Gallimard, est passée de l'artisanat à l'industrie et est devenue un véritable groupe d'édition ; lorsqu'en 1932 elle confie à Hachette la distribution de ses livres, c'est parce que son développement est tel que continuer à se distribuer elle-même est devenu trop lourd. De même, lorsque cette collaboration est rompue en 1970, c'est pour reprendre

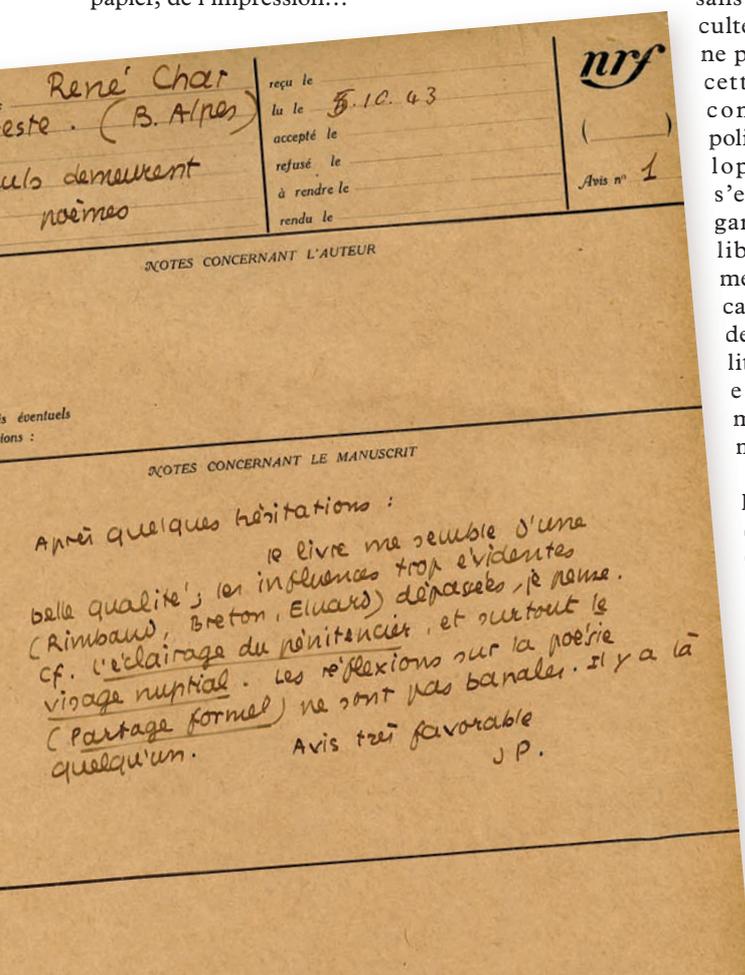
Les écrivains fondateurs de « La Nouvelle Revue française », dont Gide, vont prolonger l'aventure intellectuelle de la revue par une structure qui leur permet d'éditer la littérature en laquelle ils croient.

son indépendance à un moment où Hachette est devenu un groupe concurrent qui risque de donner la priorité à la distribution des livres de ses propres filiales.

Quelle est la spécificité des éditions Gallimard dans le paysage éditorial d'aujourd'hui ?

C'est une des dernières maisons réellement indépendantes. Elle a réussi à préserver une cohérence dans sa diversification, en élargissant ses collections et en fédérant notamment des marques, Denoël, le Mercure de France, La Table ronde, Le Promeneur, L'Arpenteur, Joëlle Losfeld, Verticales, P.O.L... Elle a conservé une très forte notoriété littéraire tant en France qu'à l'étranger. Les jeunes auteurs continuent à rêver d'être publiés dans la célèbre collection blanche et d'être repris en Folio ou de finir un jour en Pléiade...

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki



La réussite de Gallimard est une subtile alchimie...

P. F. : Rien ne destinait Gaston Gallimard à faire carrière dans l'édition. Il s'est

Fiche de lecture de Jean Paulhan pour *Seuls demeurent* de René Char, 5 octobre 1943. Paris, archives Éditions Gallimard.



Photographier l'humaine condition

Pour la quatrième année consécutive, les travaux des lauréats de la Bourse du Talent sont exposés à la BnF, site François Mitterrand, et viennent enrichir les collections du département des Estampes et de la photographie. Une exposition qui manifeste le soutien apporté par la BnF à la jeune photographie.

Initiée en 1998 par le magazine *Photographie.com* et soutenu par Nikon, les laboratoires Picto et la BnF, la Bourse du Talent est un prix dédié aux jeunes photographes. Quatre fois par an sont proposés les thèmes suivants : reportage, portrait, mode et paysage. L'édition 2010 a été marquée par l'ouverture à l'expression photographique sur écran et en projection, sous la forme des PœM ou «petites œuvres multimédias», dans le thème du reportage. Elisabeth Schneider a ainsi été récompensée pour sa réalisation animée, *M'aime pas peur*, associée à un reportage photographique «classique», *Acceptation*, effectué en 2008 auprès de Brigitte, jeune femme atteinte d'une sclérose en plaques.

Une PœM est une réalisation vidéo courte – une à quatre minutes – élaborée à partir de photographies, dont la bande-son est très importante. Ce nouveau support s'est naturellement imposé à Elisabeth Schneider. Après avoir photographié Brigitte et obtenu des images poignantes, elle a constaté qu'il manquait une voix, celle de cette femme qui relève la tête face à la maladie : «Le son me soulage, dans le sens où c'est elle qui parle, je prends alors ma place de passeur.» Les mots de Brigitte sont là pour témoigner que,

dans ce corps meurtri, l'amour a encore sa place, l'humaine condition a encore droit de cité.

C'est encore de cela qu'il est question dans le travail de Dorothy Shoes. Sa série *Et demain? Portraits d'avenir* présente des portraits de détenus. Elle leur a demandé de se projeter le jour de leur sortie et de dessiner leur auto-portrait [lire *Chroniques* n° 56]. Dorothy Shoes met en scène avec pudeur leurs peurs et leurs attentes. Comment se réapproprier son humanité après l'emprisonnement où le temps n'existe pas, où l'espace est réduit à une peau de chagrin?

Ci-dessus
Nathalie Hubert
série *Isolato*

Ci-dessous
Élisabeth Schneider
M'aime pas peur



© Elisabeth Schneider, lauréate de la Bourse du Talent #41 reportage, 2010.

Po'Sim Sambath, d'origine cambodgienne, s'est intéressée aux habitants de La Courneuve, où elle a grandi, lors de la manifestation, l'été 2009, La Courneuve-Plage. Dans *Loin, chez eux*, elle a privilégié une approche individuelle des sujets, leur demandant de poser librement mais debout, en écho à la verticalité des tours qui encerclent la plage aménagée. Face à elle ont émergé des corps de plagistes dignes, révélant toute l'ambiguïté de la situation entre le quotidien banal des tours urbaines et l'artifice balnéaire.

Nathalie Hubert, elle, parle du corps féminin lorsqu'il a perdu sa dignité et n'est plus perçu que comme un objet. *Isolato* est une série de diptyques qui rassemblent un corps dissimulé, dos au mur ou au sol, et un objet abandonné, un paysage vide ou un animal captif. La force de gravité a quitté ces êtres sans visage. Las de lutter, ils attendent le regard redempteur qui les relèvera.

Marie-Gabrielle Houriez

**Jeunes photographes
de la Bourse du Talent**

jusqu'au 20 février 2011

BnF, site François-Mitterrand
Allée Julien Cain

Avec le soutien de Champagne Louis Roederer



L'Égypte de Prisse d'Avennes

Au cours des deux longs séjours qu'il fit en Égypte au XIX^e siècle, Émile Prisse d'Avennes fut à la fois égyptologue, archéologue et ethnologue, fasciné autant par l'Égypte ancienne que par celle de son siècle. Les documents qu'il en rapporta, aquarelles, photographies, estampages, images d'un monde aujourd'hui disparu, font l'objet d'une exposition exceptionnelle à la BnF.

► C'est à une rencontre de civilisations qu'invite cette exposition réalisée conjointement avec le musée du Louvre et dédiée à la fois à l'art égyptien et à l'art arabe. Elle fait découvrir une Égypte aux multiples facettes, à travers quelque deux cents pièces choisies dans une collection d'une rare richesse, à la mesure de la diversité des centres d'intérêt de son auteur, Émile Prisse d'Avennes (1807-1879). Conservé au département des Manuscrits, ce fonds comporte, outre les manuscrits de travail de l'égyptologue, un très important ensemble iconographique. Si certaines pièces ont servi à la publication de ses ouvrages, beaucoup d'autres, restées inédites, sont présentées pour la première fois. Né en 1807 à Avesnes-sur-Helpe, Ingénieur des Arts et Métiers,



BnF, département Estampes et photographie.

Ci-dessus
Émile
Prisse d'Avennes,
Le Plateau de Gizeh,
1^{er} janvier 1832,
aquarelle
sur papier vergé

À droite
Émile
Prisse d'Avennes

Ci-contre
A. Jarrot, *Tombeau*,
juin 1858-mai 1859,
photographie
montée sur bristol,
épreuve sur papier
albuminé, d'après
négatif papier



BnF, Estampes et Photographie.

Prisse d'Avennes entre, dès sa sortie de l'école de Châlons-en-Champagne, au service du gouvernement égyptien, qu'il quitte au bout de neuf ans : il y acquiert une connaissance approfondie du pays et de la langue, se fait appeler Edris-Effendi et prend même l'habitude de porter la tenue locale. Il se mue alors tout à la fois en égyptologue, archéologue et ethnologue, s'intéressant durant les deux longs séjours qu'il accomplit, de 1827 à 1844, puis de 1858 à 1860, autant aux ruines de l'Égypte antique qu'aux monuments islamiques ou aux scènes de rues du Caire. De son premier

voyage, il rapporte notamment le fameux Papyrus Prisse [lire encadré ci-contre], et la Chapelle des Ancêtres de Thoutmosis III, ou Chambre des rois, objet d'une exposition-dossier dans les salles permanentes du Louvre.

Temples, mosquées, mausolées

Excellent dessinateur, accompagné lors de sa seconde mission d'un autre artiste, Willem de Famars Testas, et d'un photographe, Jarrot, Prisse a constitué tout au long de ses voyages un fonds iconographique exceptionnel, qui offre souvent le dernier témoignage de monuments ou de décors aujourd'hui disparus.

Au fil des matériaux, calques souvent coloriés, estampages, aquarelles d'une grande fraîcheur, dessins, photographies de scènes qui ont retenu son attention, de monuments aussi divers que temples, mosquées, mausolées mamelouks, habitations..., l'exposition fait découvrir l'Égypte ancienne comme celle du XIX^e siècle qui ont toutes deux fasciné l'égyptologue. Un ensemble de calques se déployant sur plusieurs mètres, réalisés par Prisse d'Avennes dans la tombe de Rekhmiré, le grand vizir de Thoutmosis III, a permis une reconstitution partielle de la nécropole: les visiteurs sont ainsi invités à y pénétrer et à y entendre la lecture de la traduction des inscriptions hiéroglyphiques. Enfin, est évoqué le travail de maquetiste réalisé par l'orientaliste à partir de la vaste documentation qu'il a réunie pour ses somptueuses publications, *Monuments égyptiens* (1847), *Oriental album* (1848), *Histoire de l'art égyptien d'après les monuments* (1858-1879), *L'Art arabe d'après les monuments du Kaire* (1869-1877).

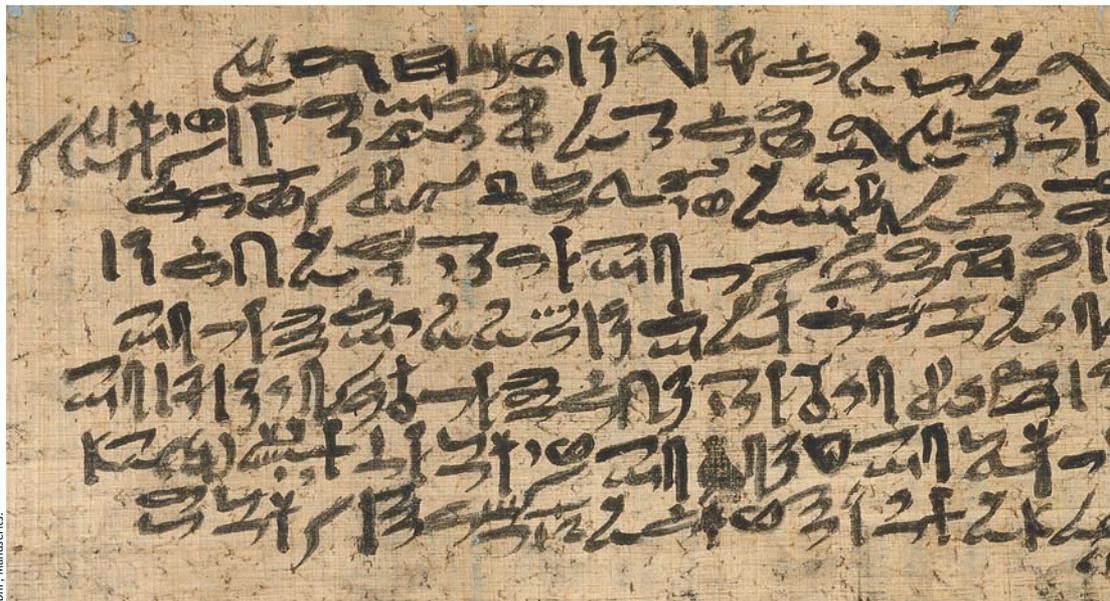
Autant d'images qui n'ont cessé d'enchanter ses contemporains, Théophile Gautier, Maxime Du Camp, Ernest Feydeau et qui continuent d'inviter au voyage... **Marie-Laure Prévost**

Visions d'Égypte. Émile Prisse d'Avennes (1807-1879)

du 1^{er} mars au 5 juin 2011

BnF, site Richelieu, Galerie Mansart

Commissaires: Sylvie Aubenas, Élisabeth Delange, Marie-Laure Prévost, Chloé Ragazzoli, Marie-Claire Saint-Germier, Mercedes Volait.



Fin de l'Enseignement pour Kagemni, l'un des recueils de sagesses du Papyrus Prisse (vers 1800 av. J.-C.)

Le Papyrus Prisse, « le plus vieux livre du monde »

L'exposition sur Émile Prisse d'Avennes évoque le rôle de ces égyptologues-explorateurs du XIX^e siècle dans la constitution des collections archéologiques des musées européens. Lors de son premier voyage en Égypte (1827-1844), consacré à l'archéologie et à l'exploration du pays, Prisse d'Avennes rassembla puis offrit à la Bibliothèque impériale, alors l'un des centres névralgiques de l'égyptologie européenne, ce qui allait figurer parmi les plus belles pièces égyptologiques françaises, la Chambre des Ancêtres du temple de Karnak et le papyrus qui portera son nom. Inscrit en hiératique, une forme cursive de l'écriture hiéroglyphique, ce papyrus est très certainement l'un des plus anciens manuscrits littéraires complets de l'Égypte ancienne, sinon de l'humanité, et le mieux conservé. Il rassemble des textes sapientiaux copiés au début du second millénaire avant Jésus-Christ, *L'Enseignement pour Kagemni* et *L'Enseignement de Ptahhotep*, deux recueils de sagesses adressés par deux vizirs à leurs fils, appelés à leur succéder. Ces textes développent un complexe discours sur la société égyptienne et la conduite que doit tenir l'individu pour s'y insérer et la pérenniser. Ils n'en sont pas moins de véritables œuvres littéraires, et la voix poétique donne à entendre l'expérience individuelle de ces règles de vie, avec

toutes les discordances – et parfois même l'humour – du particulier confronté au général.

Ce manuscrit que les égyptologues du XIX^e siècle présentaient, non sans quelque impérialisme culturel, comme le plus vieux livre du monde, est avant tout un rouleau de plus de sept mètres de long. Découpé en treize fragments conservés dans des cadres de chêne, il impliquait une manipulation et une lecture très différentes de celles associées au codex, dont nous sommes beaucoup plus familiers aujourd'hui. L'exposition sera l'occasion de présenter le rouleau dans toute sa matérialité, grâce à une reconstitution numérique. À l'époque de sa composition, au Moyen Empire (vers 2160-1785 avant Jésus-Christ), il était probablement destiné à des représentations publiques au sein de l'élite nobiliaire avant de jouer, au Nouvel Empire (vers 1552-1062), un rôle central dans la formation des scribes égyptiens. *L'Enseignement de Ptahhotep* est peut-être l'un des classiques les plus cités dans la production écrite égyptienne, et ce jusqu'à l'époque gréco-romaine.

À l'occasion de l'exposition, le rouleau entrera dans la bibliothèque numérique *Gallica*, et une traduction inédite, due à l'égyptologue Bernard Mathieu, sera publiée dans le catalogue d'exposition.

Chloé Ragazzoli

Henry de Monfreid, voyageur impénitent

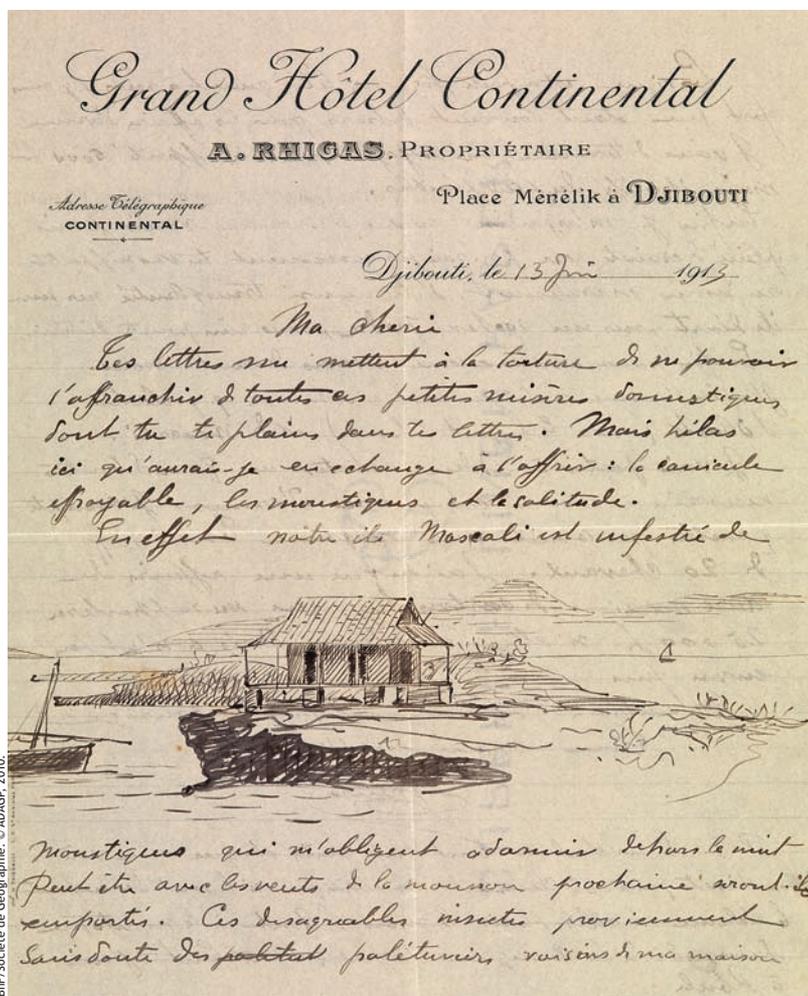
Les héritiers d'Henry de Monfreid (1879-1974) ont fait don à la Société de Géographie d'un ensemble d'archives, correspondances, journaux de bord, photographies stéréoscopiques, films et enregistrements sonores. L'occasion de broser le portrait, parfois controversé, d'un des plus célèbres écrivains-explorateurs du XX^e siècle.

Le 20 août 1911, Henry de Monfreid arrive à Djibouti à bord de *l'Oxus*, un paquebot des Messageries maritimes. À près de 32 ans, il laisse derrière lui une existence anodine faite de petits boulots, et une vie sentimentale et familiale agitée, pour prendre un emploi de commis chez un ami de son père, Gabriel Guigniony, négociant en café, cuirs et peaux. La ligne de chemin de fer Djibouti-Addis Abeba alors en construction l'amène à Diré Daoua, en Éthiopie.

Dès son arrivée, Monfreid entretient une correspondance régulière, presque hebdomadaire, avec son père, George-Daniel, et sa femme, Armgart Freudenberg. L'écriture y est fluide, spontanée, déjà narrative. Les descriptions précises de paysages et les notations détaillées sur les mœurs des habitants alternent avec les préoccupations quotidiennes, les nécessités matérielles et laissent parfois la place à des anecdotes remplies d'humour. Dans ses nombreux déplacements, Monfreid emporte



BnF/Société de Géographie, © ADAGP, 2010.



BnF/Société de Géographie, © ADAGP, 2010.

avec lui son matériel photographique de prise de vues stéréoscopiques. Son sens aigu de l'observation se retrouve dans ses clichés, témoignages visuels qu'il envoie régulièrement à son père en lui recommandant de les conserver avec soin. Émerveillé par la luxuriance de la végétation, par la grandeur des paysages du Tchercher, fasciné par les guerriers Danakil et les foules des marchés du Harrar, il ne lui faut pas plus d'un mois pour se détacher du mode de vie européen, pour être emporté, envoûté par cette terre africaine et devenir, selon ses propres termes, « irrécupérable ».

Des armes et des perles

De retour à Djibouti, Monfreid s'oriente vers des activités plus lucratives : l'exportation d'armes à destination de l'Arabie, autorisée dans la capitale de la côte française des Somalis, et le commerce des perles, alors aux mains de grands négociants et de puissants intermédiaires. C'est désormais sur mer que Monfreid poursuit sa route à bord de ses boutres : le *Fath er-Rahman*,

Ci-dessus
Henry de Monfreid
et Oubenech à Deder
(Éthiopie) en 1913

Ci-contre
Lettre du 13 juin
1913 d'Henry
de Monfreid à
sa femme Armgart
avec le croquis
de sa maison
de l'île Mascali



BnF/Société de Géographie. © ADGCP, 2010.

de *Mousterieh*, *Ibn el-Bahar* ou *l'Altaïr*, à la recherche d'emplacements favorables pour la culture des huîtres, de mouillages abrités et de caches éventuelles. Dans des journaux de bord illustrés de dessins, Monfreid relate ses *Aventures de mer*, du golfe d'Aden à la mer Rouge en passant par le redoutable détroit de Bab el-Mandeb.

La Première Guerre mondiale éclate. Déjà en proie aux tracasseries de l'administration coloniale française qui ne voit pas d'un bon œil sa liberté de mouvement, Monfreid doit faire face au blocus anglais en mer Rouge qui limite ses déplacements. Mais il n'entend pas se plier à ces nouvelles règles. Il déjoue les contrôles des autorités britanniques et réussit à faire

Ci-dessus
Passeport
d'Henry de Monfreid
(1^{er} volet), 1915-1916

Ci-dessous
Deder, corvée d'eau
photographie
sur verre peint
au vernis coloré



BnF/Société de Géographie. © ADGCP, 2010.

entrer en Égypte, en contrebande, une cargaison de haschich en provenance de Grèce. Dans ce jeu de dupes, il perd aussi, parfois : expulsé du territoire d'Aden, son navire arraisonné, il est incarcéré, soupçonné de trafic d'armes. Grâce au produit de la vente d'un nouveau chargement de haschich en provenance des Indes, qu'il se fait dérober puis réussit à récupérer au terme d'une course-poursuite dans l'océan Indien, Monfreid s'installe, en 1923, à la tête d'une petite entreprise industrielle en Éthiopie. S'est-il pour autant assagi ? Le destin en décide autrement.

Correspondant de guerre

La rencontre, en 1930, avec Joseph Kessel, venu enquêter sur les marchés d'esclaves, est déterminante. L'auteur de *Vent de sable*, enthousiaste à la lecture des journaux de bord de Monfreid, le pousse à écrire et l'introduit chez Grasset. *Les Secrets de la mer Rouge*, premier roman paru en 1931, remporte un succès immédiat, mais l'écriture lui apporte aussi des revers. La publication de l'ouvrage *Vers les terres hostiles de l'Éthiopie*, critique du régime du Négus, lui vaut en 1933 d'être spolié de ses biens et expulsé d'Éthiopie. Correspondant de guerre, auteur de reportages pour plusieurs journaux, il couvre le conflit entre l'Arabie Saoudite et le Yémen (1934), et la conquête italienne de l'Abyssinie (1936). Désormais, la passion de l'écriture ne le quitte plus. Dans sa maison retrouvée d'Araoué en Éthiopie, puis en captivité au Kenya, Monfreid prépare la trame de nouveaux romans. À partir de 1947, date de son retour définitif en France, il publie plus d'un roman par an. À plus de 90 ans, l'infatigable conteur enregistre son œuvre écrite et fait revivre une dernière fois par la parole ce que fut sa vie, l'histoire d'un homme qui a toujours cherché à éviter l'aventure.

Olivier Loiseaux

Henry de Monfreid

du 22 février au 3 avril 2011

BnF, site François-Mitterrand
Galerie des donateurs

Commissaire : Olivier Loiseaux

Redécouvrir Odilon Redon

Grâce au département des Estampes et de la photographie qui conserve la quasi-totalité de l'œuvre gravé et lithographié d'Odilon Redon, la BnF est partenaire de la rétrospective consacrée à l'artiste, au printemps prochain, au Grand Palais.



BnF, Estampes et photographie.

bien aux techniques graphiques (fusain, pastel, eau-forte, lithographie) que picturales (huile sur toile ou détrempe). À côté des tableaux de chevalet, les applications décoratives, moins connues, ont occupé une place importante dans les dernières années. En témoigneront les cartons de tapisserie exécutés pour la manufacture des Gobelins, un paravent, et la décoration murale de la salle à manger du château de Domecy, exceptionnellement reconstituée pour l'exposition. Près de la moitié des quelque 220 œuvres présentées sont des estampes. À l'exception des eaux-fortes gravées, c'est la lithographie qui fut le terrain d'expérimentation privilégié de Redon, lui offrant non seulement la possibilité de multiplier ses dessins, mais aussi un médium particulièrement adapté à son art suggestif et visionnaire. Issues des collections de la réserve du département des Estampes et de la photographie, les épreuves exposées y sont entrées, pour leur grande majorité, grâce à l'occultiste René Philipon qui avait réuni une collection presque complète de l'œuvre lithographiée, donnée, en 1910, à la Bibliothèque nationale. À côté des pièces isolées, parmi lesquelles l'inquiétante *Araignée*, les albums lithographiques tels *Dans le rêve*, *À Edgar Poe*, *Hommage à Goya* ou encore *La Tentation de Saint-Antoine*, seront présentés dans leur intégralité et non de manière sélective, comme ce fut trop souvent le cas jusqu'à présent.

Valérie Sueur-Hermel

Odilon Redon

du 22 mars au 20 juin 2011

Paris, Galeries nationales du Grand Palais

Commissariat: R. Rapetti, M.-P. Salé, Valérie Sueur-Hermel

Exposition organisée par la Réunion des musées nationaux et le musée d'Orsay en collaboration avec la BnF.

Depuis l'exposition organisée en 1956, à l'Orangerie des Tuileries, aucune rétrospective nationale n'avait rendu hommage à Odilon Redon (1840-1916), figure essentielle du courant symboliste dont l'influence fut déterminante sur les Nabis et les Fauves. Les prêts exceptionnels de la BnF d'une grande partie de l'œuvre gravé et lithographié et de nombreux musées à travers le monde offriront au grand public comme aux spécialistes l'occasion unique de découvrir ou redécouvrir un artiste dont l'évolution stylistique témoigne de la richesse du monde intérieur.

Des «Noirs» angoissés des débuts à l'avènement de la couleur qu'il a «épousée», selon ses propres termes, à la fin des années 1890, un parcours chronologique permettra de prendre toute la mesure d'un œuvre qui fait appel aussi

Prêts de la BnF

Dans sa démarche d'ouverture à un plus large public, la BnF poursuit sa politique de prêt à des expositions extérieures. Cette action se renforce parfois par des partenariats noués en France ou à l'étranger, donnant lieu à d'importantes manifestations.

Ile-de-France

Cranach et son temps

Prêt d'une vingtaine de pièces du département des Estampes et de deux médailles.

7 février-23 mai 2011

Paris, musée du Luxembourg

Sciences et curiosités à la cour de Versailles

Prêt de nombreux documents très précieux, dont les globes de Nollet récemment acquis et des instruments de mesure conservés au département des Cartes et plans...

26 octobre 2010-27 février 2011

Château de Versailles

En région

Michel Butor, mots et peinture

Prêt d'une vingtaine de volumes de Michel Butor conservés à la Réserve des livres rares.

5 mars-29 mai 2011

Saint-Omer, musée de l'Hôtel Sandelin

Chrétien de Troyes et la légende du roi Arthur

Troisième exposition du «cycle arthurien» après celles des Champs Libres à Rennes, et de la BnF à Paris. Prêt d'environ 25 manuscrits du département des Manuscrits et de la Bibliothèque de l'Arsenal.

14 mars-30 juin 2011

Troyes, Médiathèque de l'agglomération troyenne

Étranger

Jean-Michel Alberola, l'œuvre imprimé

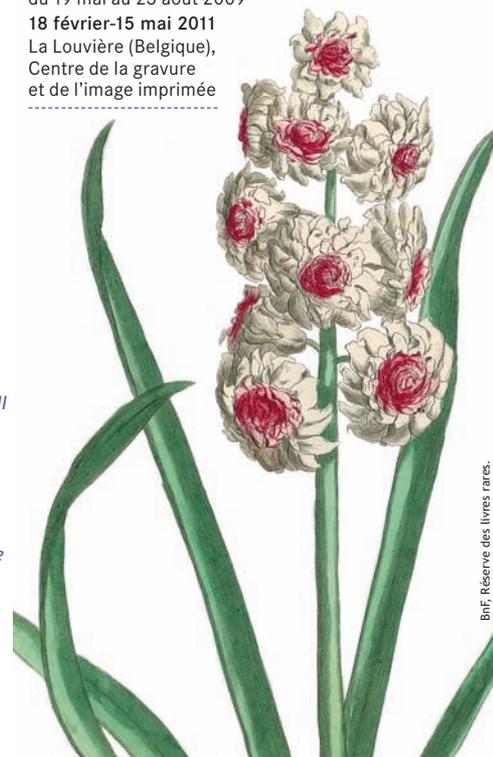
Reprise de l'exposition présentée à la BnF du 19 mai au 23 août 2009

18 février-15 mai 2011

La Louvière (Belgique), Centre de la gravure et de l'image imprimée

À gauche
Odilon Redon,
L'œil comme un ballon bizarre se dirige vers l'infini
(Edgar A. Poe, planche 1), 1882

Ci-contre
Pierre-Joseph Buc'hoz
Son Altesse royale Madame dans le jardin d'Eden,
Paris, 1783



BnF, Réserve des livres rares.



© H. Raguet/BSIP.

Femmes savantes

Dans le contexte d'une crise globale de désaffection des sciences dans le monde occidental, le cycle de conférences Femmes & Sciences, organisé par l'association du même nom et la BnF, pose le problème de la place des femmes dans les métiers scientifiques et techniques au cours de l'Histoire, mais également aujourd'hui.

◆ Meilleures élèves dans le secondaire, plus nombreuses que les garçons à accéder aux études supérieures, les femmes hésitent pourtant encore à s'engager dans certaines filières scientifiques et techniques, accèdent difficilement aux plus hautes responsabilités, subissent davantage le chômage que les hommes et gagnent moins bien leur vie que ces derniers. L'association Femmes & Sciences est née de ce constat accablant. Depuis dix ans, femmes chercheuses, enseignantes et ingénieures agissent pour faire face à deux réalités : le faible nombre de filles choisissant de mener des études scientifiques et techniques, et les difficultés rencontrées par les femmes scientifiques pour obtenir les mêmes opportunités de carrières que leurs homologues masculins. Femmes & Sciences se tourne d'abord vers les lycéennes afin de les encourager à s'engager vers des filières qui continuent de les rebuter. Face à la méconnaissance des métiers

scientifiques et techniques, les témoignages des parcours personnels de femmes scientifiques sont cruciaux : « Nous leur montrons que, dans l'exercice quotidien de nos professions, nous ne sommes pas isolées, nous travaillons en équipes, sans être coupées des réalités », explique Claudine Hermann, professeur honoraire de physique à l'École polytechnique et présidente d'honneur de Femmes & Sciences. L'association soutient par ailleurs les femmes scientifiques qui voient trop souvent leurs carrières stagner. Leurs ambitions se heurtent à des problèmes d'organisation d'une société favorisant toujours aussi peu le travail des femmes. Les proportions hommes/femmes dans chaque secteur changent trop lentement. Si le discours sur la parité est désormais mieux entendu, les actions concrètes visant à laisser aux femmes la place qui leur revient demeurent peu nombreuses. Une passivité qui fait écho à celle du législateur : « Il existe plusieurs lois sur

l'égalité professionnelle. Si la première avait été appliquée correctement, il n'y aurait pas eu besoin de faire passer les autres, regrette Claudine Hermann. Si on ne sanctionne pas le non-respect de ces lois, c'est comme si elles n'existaient pas. » Ce cycle de conférences offrira justement une nouvelle visibilité aux enjeux de la faible représentation des femmes dans les métiers scientifiques et techniques. Pour qu'un jour enfin les sciences dures ne soient plus privées d'un tel potentiel d'intelligences féminines.

Delphine Andrieux

Cycle de conférences Femmes & Sciences

De Sofia Kovalevskaya à Dorothy Hodgkin :
les femmes scientifiques en Europe.
Par Annette Vogt, Institut Max Planck, Berlin.

Judi 6 janvier 2011 - 18 h 30 - 20 h

BnF, site François Mitterrand,
Petit auditorium, hall Est

Greffe de rétine,
2002

Jean Echenoz face à Raymond Roussel

L'un des personnages de l'écrivain Raymond Roussel s'appelle Echenoz. Coïncidence, certes, mais qui renvoie immanquablement à l'admiration que Jean Echenoz, prix Goncourt 1999, porte à l'auteur trop mal connu de *Locus Solus* et d'*Impressions d'Afrique*. Dialogue à travers le temps.

Chroniques : Pourquoi Raymond Roussel tient-il une place si particulière dans votre panthéon littéraire ?

Jean Echenoz : Sa postérité n'est pas considérable mais, pour les gens qui aiment la littérature, c'est une figure importante car parfaitement singulière. Raymond Roussel est un grand mystère de la littérature française. C'est un excentrique, un dandy. Il vit dans la conviction absolue de son propre génie – conviction qui est fondée – et, dans le même temps, il veut devenir un auteur populaire sans y parvenir jamais. Il n'est reconnu finalement que par la jeune avant-garde de son temps, avec qui il n'a

pas grand-chose à voir. Sa vie est un énorme malentendu.

Ce malentendu ne persiste-t-il pas jusque dans la réception de son œuvre, qu'on dit aride ?

J. E. : Il est établi que son œuvre est difficile. Pourtant, quand on s'attarde sur les deux plus célèbres textes, *Locus Solus* et *Impressions d'Afrique*, ils sont d'une extrême lisibilité une fois qu'on a admis que nous sommes face à une méthode de travail absolument arbitraire, telle qu'elle est exposée par Raymond Roussel dans *Comment j'ai écrit certains de mes livres*. Mais ses ouvrages ne peuvent se réduire à la construction mécanique qu'il décrit,

ils vont au-delà : ils contiennent une poésie extraordinaire. Dans *La Vue*, par exemple, il raconte ce qu'on aperçoit par la minuscule vue enchâssée dans un porte-plume. Cela peut sembler très ingrat mais il y a une telle hardiesse de regard et d'écriture que le texte est d'une richesse qui s'apparente à celle d'une enluminure. Je trouve ses écrits bouleversants. L'émotion naît du travail textuel, de cette minutie immense qui éloigne invariablement Raymond Roussel de son ambition initiale de gloire littéraire.

Cette beauté n'est-elle pas liée à une excentricité qui porte Roussel aux limites du délire ?

J. E. : Roussel est à la limite du cas clinique, sans l'être tout à fait. Il possède une très grande conscience de la forme poétique et une froide maîtrise de composition. Son effacement du paysage littéraire me choque, Raymond Roussel est un petit phare de la littérature française, un phare très spécial, et je ne voudrais pas qu'il s'éteigne car il n'est plus lu.

Propos recueillis par Delphine Andrieux



© Hélène Bamberger/FigaroPhoto.com.
Ci-dessus
Jean Echenoz, 2008

Ci-contre
Raymond Roussel,
vers 1900

Le mystère Raymond Roussel

Né à Paris en 1877, Raymond Roussel est un bourgeois immensément riche dont la postérité se rappelle surtout les coûteuses lubies, telle cette roulotte aménagée fastueusement avec laquelle il parcourt le monde. Écrivain reconnu par ses pairs, il demeure presque inconnu du grand public qui se heurte à ses textes surprenants. Roussel explore tous les genres (poésie, roman, roman en vers, théâtre) en les subvertissant. L'écrivain meurt mystérieusement à Palerme, en 1933.

Salon de lecture Raymond Roussel

Par Jean Echenoz.

Mercredi 16 mars – 18h30-20h

BnF, site François-Mitterrand
Petit auditorium – hall Est

Que reste-t-il de l'amour ?

Telle pourrait être la question qu'Alain Finkielkraut posera à quatre grands romans au fil d'un nouveau cycle de conférences, inauguré par *La Princesse de Clèves* qui continue de briller comme une référence incontournable.

► **Chroniques : Est-ce que l'amour est encore aujourd'hui un sujet pour les romanciers ?**

Alain Finkielkraut : Les classiques de l'Antiquité faisaient la distinction entre passion amoureuse et amour conjugal. Vous vous souvenez sans doute de la légende de Philémon et Baucis, ce mythe grec de la fidélité matrimoniale : c'est vraiment le paradigme de la perpétuité de l'amour conjugal. La rupture, c'est le romantisme qui l'introduit au XIX^e siècle en récusant cette distinction. En voulant fonder l'amour sur le sentiment amoureux, les romantiques ont décrété que le seul amour sage, c'était l'amour fou. D'une certaine manière, nous sommes leurs héritiers. Nous ne pouvons concevoir de nous marier sans que cet engagement ne soit d'abord porté par le sentiment. Nous ne concevons l'amour que passionné ou romantique. En même temps – et c'est notre contradiction – nous ne croyons plus à la permanence du sentiment amoureux. Nous sommes devenus des héritiers sceptiques du romantisme. C'est la raison pour laquelle l'amour a une place moins centrale dans les romans aujourd'hui que dans les siècles précédents. Nous avons, en revanche, éclairé le continent de la sexualité. Cette double détermination du scepticisme et de l'érotisme nous met en délicatesse avec l'amour. Comment parler d'amour ? Que faire de l'amour ? Voilà pourquoi, dans le cours de ces conférences, j'ai choisi de parler des romans de Philip Roth, et notamment du cycle de David Kepesh, un de ses doubles, professeur de littérature comparée qui va apparaître dans *Le Sein*,

Ci-dessus
Roy Lichtenstein
Thinking of Him,
1963,
magna sur toile

Ci-dessous
Alain Finkielkraut



© J.-P. Garel/CLP.



© Estate of Roy Lichtenstein. © ADAGP, Paris 2010.

En voulant fonder l'amour sur le sentiment amoureux, les romantiques ont décrété que le seul amour sage, c'était l'amour fou.

La bête qui meurt ou encore *Professeur de désir*. Ces textes nous disent, avec clarté, et même cruauté, où nous en sommes du sentiment amoureux. Dans *Professeur de désir*, il y a Kepesh et ses parents. Kepesh est déchiré entre une vie, la sienne, gouvernée par la recherche du plaisir, sans interdit, et la vie de ses parents, monogames, qui vivent selon cette manière démodée de s'aimer. Et – c'est le sujet – cette fidélité à l'amour conjugal ne s'est pas transmise à Kepesh.

En quoi *La Princesse de Clèves*, par laquelle vous entamez ce cycle de conférences, peut-elle encore nous concerner ?

A. F. : Ce roman du renoncement à l'amour, écrit au XVII^e siècle par Madame de La Fayette, nous apparaît incompréhensible. Mme de Clèves, une toute jeune femme, est libre, son mari est mort ; le duc de Nemours est libre. Et elle dit « non ». Elle sacrifie

l'amour à un sens du devoir envers un homme qui est mort, précisément, d'avoir découvert sa passion pour le duc. Mais ce sacrifice, c'est aussi sa sagesse, et c'est moins le devoir qui l'inspire que la clairvoyance ou une forme d'incrédulité. Car la princesse ne croit pas à la permanence de l'amour. Aussi choisit-elle le repos. Elle sait que le duc de Nemours, dès lors qu'il ne rencontrera plus d'obstacles, se lassera d'elle et de la passion. Elle devance cet épuisement du sentiment. Elle semble nous dire que l'amour ne peut rien contre le temps. D'une certaine manière, quand la passion se retire, il ne reste rien, et rien ne la remplace. *La Princesse de Clèves* nous confronte ainsi aux grandes questions de la modernité ; son choix est certes ancien, mais la réflexion qui y conduit est moderne.

Propos recueillis par Thierry Grillet

Cycle
Le roman d'amour
La Princesse de Clèves

Par Alain Finkielkraut

mercredi 26 janvier 2011 – 18h30-20h

BnF, site François-Mitterrand
Petit auditorium – hall Est

Traits d'union

Avec *Traits d'union* s'ouvre un cycle de rencontres organisé par le département des Arts du spectacle de la BnF et Théâtre Ouvert, un lieu dédié à l'écriture contemporaine. Ou quand le spectacle d'aujourd'hui réactive les auteurs d'hier.

« Après Auschwitz et Hiroshima, l'Occident ne pouvait plus parler théâtre comme avant. Le théâtre matérialiste s'opposant à celui du tragique creusait alors de nouveaux sillons, tandis que s'ouvraient d'autres pistes. Les révélations du goulag achevant quelques utopies, le théâtre, reflet de la société, commençait à perdre ses repères et à la fin des années 1960, le cri remplaçait le mot. La fracture aidant, le théâtre reparlait avec sa spécificité, toujours dans son imperturbable continuité qui lui donne son sens singulier : les années 1970 et les suivantes contribueront à l'éclosion et à l'épanouissement de nouvelles écritures plurielles. L'espérance toujours recommencée. » Tels sont les enjeux de l'écriture dramatique de ces soixante dernières années pour Lucien et Micheline Attoun, qui dirigent Théâtre Ouvert, théâtre d'essai et de création dont

l'activité repose sur l'idée de mettre en relation les écrivains avec les praticiens du théâtre. Le cycle de rencontres-lectures qu'ils ont organisé avec le département des Arts du spectacle de la BnF met en présence des auteurs de théâtre d'hier et d'aujourd'hui, pour les uns à travers des documents d'archives et, pour les autres, sur le plateau.

Des modes d'action multiples

Théâtre Ouvert, fondé en 1971 au festival d'Avignon, et installé depuis trente ans à deux pas du Moulin Rouge à Paris, est un lieu dédié à l'écriture contemporaine avec des modes d'action multiples : mises en espace, mises en voix, chantiers, cartes blanches, formations, publications... De nombreux auteurs, aujourd'hui confirmés, sont passés par Théâtre Ouvert à leurs débuts, notamment Philippe Minyana, Noëlle

Renaude, Frédéric Mauvignier, Laurent Gaudé, Emmanuel Darley, Eugène Durif. De nouveaux y font leurs premiers essais, tels Frédéric Sonntag, Éric Pessan, Mario Batista ou Lancelot Hamelin. L'idée de *Traits d'union* est de suivre les fils qui relient ces écritures et de faire dialoguer les auteurs. Seront aussi évoqués, par des lectures ou des enregistrements, d'autres femmes et hommes qui ont fait et font la littérature dramatique : d'Eugène Ionesco à Bernard-Marie Koltès en passant par Jean Genet ou Valère Novarina.

Des trésors d'écriture théâtrale

Le département des Arts du spectacle a son rôle à jouer dans ces rencontres qu'il co-anime avec Théâtre Ouvert. Les bibliothèques patrimoniales ne remplissent jamais aussi bien leur mission que quand elles font revivre la mémoire pour les artistes et le public. Les Arts du spectacle conservent des trésors en matière d'écriture théâtrale : manuscrits autographes de Sacha Guitry, d'Eugène Labiche, de Jean Anouilh, d'Eugène Ionesco, de François Billeldoux ou Samuel Beckett, et des milliers de documents sur les mises en scène de ces textes, à travers les fonds André Antoine, Louis Jouvet, Roger Planchon, Alain Ollivier et bien d'autres encore. Chaque rendez-vous parmi les cinq proposés donnera la parole à deux ou trois auteurs ; un comédien ou une comédienne liront des textes qui viendront illustrer le propos et alimenter les débats.

Joël Huthwohl

Christophe Brault et Jean-Paul Dias
Par les routes,
de Noëlle Renaude,
création Frédéric
Maragnani, 2006



© Jean-Julien Kraemer.

Cycle Traits d'union
Écrire le théâtre au XX^e siècle
Joël Jouanneau/Noëlle Renaude/
Eric Pessan: **Le théâtre-récit**

Mercredi 19 janvier – 18 h 30-20 h

BnF, site François-Mitterrand
Petit auditorium - hall Est

En partenariat avec Théâtre Ouvert

Dossier

Sons, images, multimédia

ÉTAT DES LIEUX

S'il est un domaine dans lequel l'innovation technologique galope, c'est bien celui de l'audiovisuel, né au XIX^e siècle et dont les supports, appareils d'enregistrement et de lecture, et les formes de documents continuent à se transformer à grande vitesse. Depuis 1938, la Bibliothèque nationale est chargée de collecter le dépôt légal de l'édition dans ce domaine.

Du phonogramme au document électronique, une mémoire s'est ainsi constituée, et continue de se construire à travers une collecte permanente et exhaustive. Une mémoire précieuse, qui nous informe aussi sur ce que nous écoutons et regardons, sur ce que les éditeurs de musique, de films, de jeux vidéo nous proposent, et sur ce que nous en faisons.

*Dossier coordonné par
Isabelle Giannattasio*



© Sony Music France.



Déjà en 2004, le cactus de Jacques Dutronc...
Jacques Dutronc, *Les Années Vogue*. Vogue, 2004.

Le dépôt légal, reflet de nos pratiques culturelles

Parallèlement à de spectaculaires mutations technologiques, le dépôt légal, en collectant, en cataloguant, en conservant absolument tout ce qui s'édite quel que soit le support, permet de déceler des permanences et des tendances de fond de l'édition, mais aussi des usages de l'audiovisuel. Retour sur un certain nombre d'idées reçues.

▶ Avec 1 million d'enregistrements phonographiques, 200 000 enregistrements vidéographiques, 65 000 documents composites ou multimédias multisupports, et 76 000 multimédias électroniques, le département de l'Audiovisuel de la BnF rassemble aujourd'hui une infinité de documents sonores et animés, reflet des révolutions technologiques et numériques. Accessible à la recherche, cette collection patrimoniale unique est essentiellement issue du dépôt légal fondé sur un principe d'exhaustivité. Tout document diffusé auprès d'un public sur le territoire français doit être déposé à la BnF, qui a pour mission de le collecter, de le cataloguer, de le conserver et de le communiquer pour la recherche.

Autant dire que le dépôt légal se veut

le reflet, exact, neutre, transparent, de ce qui se produit, de ce qui s'édite, de ce qui se vend, de ce qui se consomme. En un mot, il vise à être le reflet des pratiques culturelles des Français dans le domaine propre des objets qu'il collecte : phonogrammes, vidéogrammes, multimédias composites et électroniques. Il est donc aussi, au fil des ans, un reflet des évolutions à la fois de la production et des pratiques, un observatoire privilégié des tendances de fond comme des « bulles » technologiques sans lendemain. Avec l'émergence de nouveaux médias, le dépôt légal s'est étendu par étapes : 1938 pour les phonogrammes, 1975 pour les multisupports et les vidéogrammes, 1992 pour les multimédias électroniques, l'année 2006 marquant l'avènement du dépôt légal de l'Internet.

L'objet fait de la résistance

Permanent et voué à l'exhaustivité, le dépôt légal semble contredire un certain nombre d'« idées reçues » : il y aurait une crise de l'édition, un effondrement observé de l'industrie phonographique, voire même programmé de l'édition vidéographique ! Vrai et faux. Si les chiffres des ventes de disques pointent résolument vers le bas, si ceux des DVD stagnent, le nombre de dépôts se maintient, avec des variations conjoncturelles annuelles, révélant sous une constance du nombre de titres édités un bouillonnement éditorial – en somme moins de tirages pour les *majors* et autant de titres produits par des éditeurs très diversifiés. Ce qui signifie aussi, du point de vue de la BnF, un important travail de veille éditoriale pour découvrir, informer et suivre de nouveaux déposants.

Il y aurait une crise de l'édition, du fait du passage de l'édition sur support vers l'édition en ligne, voire du piratage. Vrai et faux, encore une fois. À ce jour, rares sont les artistes confirmés à avoir fait le pari exclusif du « en ligne » (cas du groupe de rock Radiohead notamment). Plus généralement, un titre peut être diffusé simultanément en ligne et sur support, ou diffusé en ligne avant de



Omar & Fred,
SAV des émissions :
l'intégrale,
StudioCanal, 2010.

Les chiffres du dépôt légal en 2009

10 253 phonogrammes

8 681 vidéogrammes

2 398 multimédias
multisupports

4 213 multimédias
électroniques

l'être sur support, voire produit sur support par ses fans en ligne (cas de My Major Company). Surtout, on assiste à une gestion des droits « tous azimuts », c'est-à-dire tous vecteurs de diffusion, sur supports et en ligne. L'exclusivité, règle des contrats de distribution, s'entend par type de diffusion, sur support et en ligne. Il peut



© Take-Two Interactive France.



© Studio Canal.

avoir parallèlement diffusion sur support (par un seul distributeur) et en ligne (par un distributeur exclusif diffusant vers plusieurs plateformes). Le dépôt légal du web permettra de garder aussi la trace de ces exploitations multiples d'une même œuvre.

La revanche du support

On assiste même, grâce au dépôt légal, à une revanche de l'objet : la disponibilité, la facilité de l'accès, en ligne, au contenu, donne paradoxalement un prix accru au support. Les éditions « événements », les collecteurs, les séries limitées, les livres d'artiste, les « kits » comportant documents et lecteurs, consoles, accessoires indispensables ou pas,

animent les notices bibliographiques et les rayonnages de nos magasins d'une technologie galopante et d'une imagination débridée. Acheter un objet, c'est aussi avoir sous la main ses classiques, c'est faire un cadeau... et cela peut aussi être le goût du dernier gadget technologique. Des objets fétiches pour aficionados qui servent de conteneurs aux documents, comme le téléphone rouge de *SAV des émissions* et la tête de mort aux yeux clignotants de *Terminator*, aux multiples objets glissés comme des « cadeaux Bonux » (parfum, huile de bain et huile alimentaire, graines, rouge à lèvres, dés, préservatif, thermomètre, sciure et copeaux de bois, ballons à gonfler, sachets de terre, de plâtre, stylos, cigarettes...), on trouve tout cela dans le dépôt légal de l'édition audiovisuelle.

Enfin, la « convergence numérique » conduit à des objets hybrides, qui se glissent difficilement mais fermement dans nos normes de catalogue, associant sur un même support textes, images fixes et animées, sons, et qui pour autant respectent, pour l'heure, des « filières éditoriales » bien balisées.

Ce lien non univoque entre le contenu (l'œuvre) et le contenant (l'objet éditorial) donne à ce dernier une valeur propre. Il y a autant matière à recherche sur les uns que sur les autres. On trouve dans le catalogue de la Bibliothèque nationale 238 livres des *Voyages de Gulliver* et 44 documents audiovisuels. Autant de matière pour les bibliographes et les bibliophiles au sens large du terme, autant de matière pour les sociologues et les historiens, les psychologues et les économistes, les philosophes et les ingénieurs.

Isabelle Giannattasio

« Il faut que tout change pour que rien ne change. »

Le Guépard, Giuseppe Tomasi di Lampedusa



Ci-dessus
Terminator 2, Le Jugement dernier, collector, édition limitée, StudioCanal, 2009.

En haut
Multimedia multisupports composé d'un DVD-Rom, d'un artbook, d'un CD audio, d'un disque 33-tours et de quatre affiches, édition collector.

Deco Devolution The Art of Bioshock 2, Take 2, 2010.

L'image animée dans tous ses états

Désormais, l'image en mouvement ne se cantonne plus au cinéma, à la télévision ou à la vidéo. Elle est partout et constitue un formidable témoignage ethnographique et sociétal. Décryptage.

► Lorsque, en 1975, fut instauré le dépôt légal de tous les vidéogrammes « mis à disposition d'un public » (et pas nécessairement du public), on ne se doutait pas qu'une trentaine d'années plus tard, il serait devenu aussi courant de publier de l'image animée que de l'écrit, dans des contextes et sous des formes divers. Désormais, l'image en mouvement déborde largement les frontières des médias bien cartographiés, quoique parfois immenses, que sont le cinéma (collecté par le CNC), la télévision (collectée par l'INA) et l'édition vidéo (collectée par la BnF). Nombre de productions audiovisuelles sont aujourd'hui vues ailleurs, et autrement : dans des festivals, séances spéciales, amphis et salles de cours, rassemblements politiques ou associatifs, dans le cadre professionnel, dans des espaces publics d'attente ou de passage, dans des salles de musées... ou, bien entendu, sur le web. La liste n'est pas exhaustive, elle va en s'allongeant. Le dépôt légal des images animées suppose une veille étendue et attentive à tous ces usages, pour atteindre, sinon à l'exhaustivité absolue, du moins à une solide représentativité.

Quelques exemples pris dans le dépôt légal des derniers dix-huit mois : un travail systématique auprès des musées, d'histoire notamment, a conduit à l'entrée de nombreux films produits pour les visiteurs ; la CGT a effectué un important versement, reflet de plusieurs années de production à usage interne au syndicat ; un dépôt d'Aéroports de Paris permettra de garder trace des images d'ambiance diffusées en salles d'embarquement (il rejoint une collection d'audiovisuels destinés à passer en boucle dans les lieux publics, dont les plus anciens remontent à la deuxième moitié des années 1980 et étaient destinés aux stations de métro, aux fast-foods



ou aux salles d'attente de médecins !). Des films d'information de quartier réalisés avec les habitants sont désormais régulièrement déposés par les associations (Centre média local, Tabasco, etc.) qui en sont à l'initiative. Dans ces cas, les vidéos diffusées sur le web par les mêmes entités sont repérées, puis collectées dans le cadre du dépôt légal Internet.

La sphère audiovisuelle ressemble de plus en plus à un écosystème complexe de niches et de milieux, plus ou moins autonomes, les uns empruntant aux codes des médias « de masse », d'autres leur tournant au contraire le dos résolument. La banalisation des outils de production et de diffusion rend le paysage de la production très divers mais aussi très fragmenté. Le département de l'Audiovisuel de la BnF s'efforce donc de développer des partenariats avec des festivals ou des distributeurs qui, sensibles à la question de la conservation patrimoniale des films rendus grâce à eux visibles, assurent l'information des producteurs, voire facilitent le dépôt légal en centralisant les films. De tels accords se sont d'ores et déjà concrétisés avec l'Agence du court-métrage, le Comité du film ethnographique ainsi que la Fédération française du cinéma et de la vidéo.

Alain Carou

La révolution d

À l'origine destiné à un public adulte installé dans le salon, à l'école, dans ou sur les téléphones mobiles. Un ton apporte une nouvelle légitimité et Revue de détail de ces nouvelles ten

► Qui penserait encore que le jeu vidéo se résume à un loisir pour adolescents aurait tout intérêt à venir à la BnF. Sa collection, formée grâce au dépôt légal, témoigne en effet de l'élargissement de l'offre survenu ces dernières années.

Si le web a joué un rôle dans cette évolution, elle doit plus encore à la stratégie adoptée par Nintendo qui, avec la Wii sortie en 2006 et sa manette à reconnaissance de mouvements, vise un public familial. Les deux autres grands constructeurs, Sony et Microsoft, qui avaient, eux, misé sur les performances techniques, prirent d'ailleurs très récemment acte de ce succès en sortant des dispositifs similaires. Se sont ainsi multipliés des jeux faciles d'accès, conçus pour être

joués à plusieurs, et qui ont fait du jeu vidéo un divertissement trans-générationnel. Les éditeurs, reproduisant un phénomène observé dans les années 1980 pour la VHS, ont également sorti des titres qui n'ont plus grand-chose à voir avec le jeu vidéo et qui vont du coaching sportif aux leçons de cuisine. Dans le même temps, la DS, console portable de Nintendo, a pris le relais du jouet avec des titres de simulation de vie qui donnent la possibilité de se glisser virtuellement dans la peau d'une

maitresse d'école ou d'une danseuse étoile, ou encore de s'occuper d'un ani-



En haut
Fret, c'est le transporteur de l'avenir, Michel Kharoubi, réal., cop. 5D Production/SNCF, 2009.

Ci-contre
Guitar Hero World Tour, Activision, 2009.

© Activision Incorporated, USA.

u jeu vidéo

scent, le jeu vidéo s'est
les centres de formation
urnant radical qui lui
une respectabilité certaine.
dances.

mal de compagnie. Preuve de sa nouvelle légitimité auprès des parents, l'éducatif y a également été mis à l'honneur avec des déclinaisons de cahiers de vacances ou des méthodes d'apprentissage.

Ultime étape vers la respectabilité, le jeu est devenu sérieux. Les principes ludiques du jeu vidéo ont été utilisés à des fins éducatives, informatives ou d'apprentissage dans des titres qui peuvent aussi bien sensibiliser aux problèmes géostratégiques que former à un métier.

Le jeu vidéo est en passe de prendre de nouvelles formes. Ainsi, les jeux sociaux, qui sont liés dans leur fonctionnement à la pratique d'échanges entre « amis », n'ont d'existence que par le réseau. Le potentiel économique de ce modèle, qui repose sur l'achat de biens virtuels, suscite un fort intérêt de l'industrie.

De manière générale, celle-ci encourage le passage vers la dématérialisation pour des raisons de coût et, surtout, de lutte contre le piratage. Ainsi, toutes les consoles disposent à présent de magasins virtuels dédiés où sont proposés à l'achat des jeux indépendants, des jeux anciens pour les adeptes du *retrogaming* et des extensions aux jeux parus sur support. Le principe du téléchargement vaut également, et de manière exclusive dans ce cas, pour les téléphones mobiles qui, depuis l'arrivée des smartphones, sont devenus de vraies plates-formes multimédia et ont repris à leur compte le modèle initié par Apple pour l'iPhone. Toutes ces évolutions en cours procèdent d'impératifs économiques qui ne doivent pas annihiler le principe du dépôt légal. Tout au plus obligent-elles à réfléchir aux moyens à mettre en oeuvre pour récupérer les titres ou, a minima, en garder la trace, car c'est ce qui permettra aux historiens du futur de saisir la spécificité de notre époque.

Élodie Bertrand

Face à la crise du disque, le pari de la qualité

Intégrales, anthologies, inédits... les réponses multiples des éditeurs phonographiques à la baisse des ventes de disques ont toutes le même souci d'offrir des objets soignés et originaux. Et ça marche !

Si « crise du disque » il y a en ce début de XXI^e siècle, elle est avant tout crise de la distribution physique et des ventes du support « disque » qui fragilisent l'économie de ce secteur. Mais la production discographique, elle, ne fléchit pas, et s'adapte à un nouveau contexte de consommation de la musique. Il y a, bien sûr, la diffusion numérique de la musique sur Internet, dont l'usage légal se généralise. Mais cette « dématérialisation » n'est pas la seule réponse apportée par les éditeurs à la crise et, dans ces stratégies éditoriales, l'objet disque a encore de beaux jours devant lui. Un pan entier de publication s'est ainsi développé, celui d'une édition extrêmement soignée, souvent « monumentale », parfois savante, où toutes les composantes du son, du texte et de l'image sont réunies pour constituer un objet phonographique singulier. Ce registre va être propice à l'édition d'anthologies thématiques,

d'« intégrales » de compositeurs ou d'interprètes majeurs, accompagnées d'un appareil critique conséquent (un livret avec textes, photos) et, quasi systématiquement, de séquences vidéo. Mais c'est la publication d'enregistrements inédits qui caractérise le mieux cette niche éditoriale. Le jazz, par exemple, privilégiant l'improvisation et la captation « live », se prête particulièrement bien à ce genre d'édition.

En soi ce phénomène éditorial n'est pas nouveau, il est apparu dès la diffusion du CD audio en 1983, les firmes discographiques mettant à profit la durée de ce nouveau support (74 minutes au lieu des 40 autorisées par le microsillon) pour enrichir leur offre. Mais ce qui est nouveau, c'est la préoccupation « audiophile » qui marque aujourd'hui ces éditions. La réédition de l'intégrale des Beatles en 2009, en mono et en stéréo, marque de ce point de vue un tournant. Avec cette édition, le numérique est au plus près de l'original analogique. Cela n'est pas le fruit du hasard, dans un contexte où le disque joue sa survie; les éditeurs font le pari de la qualité, misant sur la cohérence éditoriale et la plus-value apportée par l'objet disque, tant du point de vue du « packaging » que du contenu audio lui-même. Et si l'avenir de la musique passe inévitablement par Internet, le disque n'a pas dit son dernier mot.

Pascal Cordereix

L'intégrale des Beatles: disque vinyle, CD, DVD et clé USB. *The Beatles in mono*, EMI, 2009.

The Beatles, The Original Studio Recordings, EMI, 2009.

The Beatles Stereo USB, EMI, 2009.



Internet, moi et les autres

Au sein d'une communication de plus en plus dématérialisée dont le vecteur principal est l'Internet, les nouvelles technologies transforment nos façons d'échanger. *Chroniques* a interrogé Serge Tisseron, psychiatre et psychanalyste, sur ces évolutions.



© Patrice Terraz/SIGNATURES, 2010.

➤ **Chroniques :** Comment caractériseriez-vous les rapports que nous entretenons avec l'objet technologique ?

Serge Tisseron : Il est plus souvent utilisé pour médiatiser la relation d'une personne à son groupe que de personne à personne. Même si le mail individuel continue d'exister, on envoie et on reçoit en effet de plus en plus de mails collectifs et, sur les réseaux, la parole est adressée à une multitude. Par ailleurs, le pouvoir de Facebook est de rendre visible un réseau social virtuel au moment où les réseaux traditionnels de proximité périssent. Quand j'étais enfant, ma mère allait au marché, elle discutait avec les commerçants, elle avait un réseau de chair et d'os ; aujourd'hui, ce type de réseau n'existe plus, on ne dit même souvent pas bonjour à son voisin, mais on peut avoir une relation avec des personnes éloignées de soi géographiquement et socialement : le

« 78 % des bébés ont déjà leur image sur Facebook à leur naissance !

Du coup, les gens vont s'habituer à ce que des images d'eux circulent sans qu'ils puissent les contrôler. »

réseau est « glocal », associant de la même façon des personnes physiquement proches et lointaines. Enfin, les objets technologiques tendent à devenir des partenaires de relation à part entière. Au cours d'une enquête, je me suis aperçu que les adolescents n'éteignent pas leur console de jeu portable même quand ils n'y jouent pas : ils disent « tant qu'elle est allumée, elle est avec moi », comme une sorte de mascotte.

Qu'est-ce qui se joue dans ce rapport à l'objet, de notre

relation à notre identité, à notre image, et aux autres ?

S. T. : Dans les années 1960-1970, l'humanisme et la psychanalyse clamaient haut et fort que nous n'avions qu'une seule identité et que nous devions découvrir notre « soi caché ». Aujourd'hui, on accepte l'idée que nous avons plusieurs identités et qu'elles peuvent coexister, certaines en sommeil et d'autres au premier plan, et qu'aucune n'est plus « authentique » que les autres. Avec le web collaboratif, ces identités ne sont même plus le résultat d'une construction personnelle. Ce sont les autres qui nous les fabriquent par ce qu'ils mettent à notre sujet.

Par ailleurs, notre identité va devenir moins dépendante de notre image. Nous sommes de plus en plus filmés et photographiés, et 78 % des bébés ont déjà leur image sur Facebook à leur naissance ! Du coup, les gens vont s'habituer à ce que des images d'eux circulent sans qu'ils puissent les contrôler. Face à cette prolifération, il faudra bien accepter l'idée que ces images ne parlent que d'elles-mêmes et que notre identité est ailleurs. Mais le risque est aussi que nous devenions encore plus dépendants du regard des autres. Sur Internet, les gens déploient une énergie considérable pour satisfaire ce que j'ai appelé en 2001 leur désir d'extimité, c'est-à-dire l'obtention d'un regard valorisant sur ce qu'ils estiment être leurs richesses personnelles.

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

À lire : *L'Empathie au cœur du jeu social*, 2010, éd. Albin Michel.



BR

Les documents déposés au titre du dépôt légal sont consultables dans la salle de l'Audiovisuel (salle P) de la bibliothèque de recherche sur le site François Mitterrand. Ils sont signalés et décrits dans la Bibliographie nationale Audiovisuel <http://bibliographienationale.bnf.fr/DSAM/BibNatFraDSAM.jsp> et dans le catalogue général de la BnF (<http://catalogue.bnf.fr>).

L'écriture intime de Paul Valéry

Le département des Manuscrits possédait déjà un très beau fonds d'archives de Paul Valéry. Il vient d'être complété par un ensemble de notes, dessins et correspondances qui apportent un éclairage sensible sur la personnalité du poète français.

Des carnets de notes et de dessins, des textes de jeunesse, des correspondances familiales ou amicales : des centaines de documents provenant de la succession d'Agathe Rouart-Valéry, fille du poète, viennent de rejoindre les collections du département des Manuscrits, grâce à la générosité de la famille de Paul Valéry et à l'appui des mécènes de la BnF. À travers toutes ces pages, ouvertes au travail comme à la confiance, apparaît la figure d'un Valéry intime. On y rencontre l'écrivain, bien sûr, qui, la plume à la main, note, dessine, réfléchit et converse, mais aussi l'homme privé dont la présence éclaire une œuvre pourtant réticente à tout accent trop personnel... De Paul Valéry, la BnF conservait déjà un fonds monumental acquis pour l'essentiel en 1972 : manuscrits et correspondances de Paul Valéry firent l'objet d'un achat de l'État en faveur de la Bibliothèque nationale. La même année, la famille du poète faisait don à la Bibliothèque de l'ensemble particulièrement précieux de

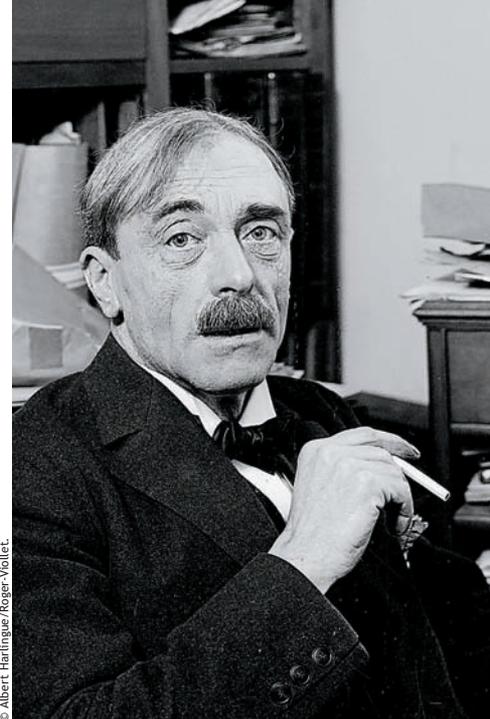
ses *Cahiers*. Le fonds ne cessa ensuite de s'enrichir par voie de dons ou d'achats, représentant aujourd'hui, avec plus de 750 volumes, l'un des plus beaux exemples d'archives d'écrivains du département des Manuscrits.

Doutes et paradoxes du poète

Y figurent, dans leurs multiples états, tous les grands textes valéryens, comme les manuscrits de *La Soirée avec Monsieur Teste* (1894) ou, après un silence de vingt ans pendant lesquels Valéry renonça à la poésie, ceux de *La Jeune Parque* (1917) et de *Charmes* (1922) ; mais aussi les essais, les cours, les conférences, autant d'échos de la gloire et de l'activité inlassable qui fut la sienne dans l'entre-deux-guerres ; et, à côté de nombreux volumes de lettres reçues ou écrites, la masse imposante des *Cahiers*, cette écriture au quotidien dans le secret de laquelle se révèle les doutes et les paradoxes d'un esprit en quête de son propre mécanisme. Qu'ils se soucient de critique dite

Ci-dessus
Paul Valéry
en 1922

Ci-dessous
Lettre de
Paul Valéry
à son frère Jules,
1985



© Albert Hartingue/Roger-Viollet.

«génétique», d'édition ou d'histoire littéraire, nombreux sont les chercheurs, aujourd'hui encore, fascinés par l'immense atelier de cet écrivain qui, se regardant écrire («*Ego scriptor*»), voyait dans le manuscrit le lieu de la création en acte – champ de bataille du poème et miroir du poète. Que trouveront-ils dans ce nouveau complément d'archives ? Une trentaine de carnets de notes et de croquis, d'albums de dessins et d'aquarelles, auxquels s'ajoute une série d'agendas qui constituent de passionnantes variations sur l'écriture intime, de l'instantané à l'esquisse ou au fragment. Des ensembles de notes autographes pour des discours, des épreuves, des devoirs de collège et de lycée, et des poèmes de jeunesse. Des correspondances enfin – Valéry fut un prodigieux épistolier : en témoignent ici les lettres échangées avec les écrivains, artistes, savants les plus importants de son siècle : Bergson, Breton, Einstein, Gide, Jung, Louÿs, Mallarmé... et celles, essentielles, à son frère Jules, où un Valéry familier, drôle et sensible se fait le chroniqueur d'une vie autant que d'une époque. Ces papiers en grande partie privés, Valéry s'était donc résolu à les conserver : «Il souffrait, dit Michel Jarrey dans sa récente biographie du poète, que son personnage public ne fût pas le juste reflet de sa personne, mais cette personne, il entendait aussi la protéger. Et cependant, de ces papiers, il n'a rien détruit, dans l'assurance, sans doute, que la vérité de ce qu'il était se resserrait également là.»

Marie Odile Germain



BnF, Manuscrits.



La New York Public Library : un siècle entre patience et détermination

Patience et Détermination, les deux lions qui encadrent le bâtiment de la New York Public Library sur la Cinquième Avenue, sont devenus des figures emblématiques de la ville. En effet, ils voient passer depuis cent ans les millions d'utilisateurs de tous âges et toutes origines d'une des plus grandes bibliothèques d'Amérique du Nord. Retour sur une institution entièrement gratuite, génératrice de lien social, qui conjugue désormais espaces de lecture traditionnels et consultation numérique.

Établissement privé à but non lucratif, bénéficiant de financements privés et publics, agissant en étroite collaboration avec la ville de New York, la New York Public Library (NYPL) ne se résume pas au célèbre Schwarzman Building et à ses lions. En effet, sous ce nom se déploie un large dispositif de près de quatre-vingt-dix bibliothèques de consultation et de prêt. Parmi elles, avec leurs cinquante millions de documents, les quatre grandes bibliothèques de recherche concurrencent celles des plus fameuses

universités de la Côte Est. Le réseau de bibliothèques de quartiers forme, quant à lui, un maillage serré qui s'étend sur Manhattan, Staten Island et le Bronx. Ouvertes aux adultes et aux enfants, ces bibliothèques sont entièrement gratuites.

Depuis sa création, à la fin du XIX^e siècle, la NYPL s'est donné pour mission de rassembler, préserver et proposer à tous les trésors de la culture humaine, s'imposant comme une institution chère à tous. Ses collections sont organisées autour d'une centaine de thèmes qui

touchent tous les publics, des chercheurs aux écoliers en passant par les demandeurs d'emploi. Lieu dédié à la formation intellectuelle, sans distinction d'âge ou de condition, la NYPL abrite de grandes expositions, des conférences, des cours d'alphabétisation, d'initiation à Internet, ou des cours d'anglais pour les immigrants. À l'écoute de toutes les communautés, elle crée du lien social, via, par exemple, des actions en milieu carcéral ou des séances de lecture pour les enfants et les adultes vivant en centre d'hébergement.

Ci-dessus
Une salle de lecture
de la New York
Public Library

28 millions de connexions annuelles depuis 200 pays

À l'heure des bibliothèques numériques et des nouveaux médias, la NYPL se trouve à un tournant de son histoire. Alors que l'utilisation des documents physiques ne cesse de diminuer, le nombre de visites sur le site de la bibliothèque ne cesse d'augmenter pour avoisiner aujourd'hui les 28 millions de connexions annuelles depuis 200 pays. La NYPL mène sa politique de numérisation en partenariat avec Google. Les statistiques concernant Google Books sont tout à fait symboliques de ce changement : les seuls 5 % des collections de recherche de la NYPL disponibles par le biais de Google Books sont désormais utilisés dix fois plus que l'ensemble des documents physiques des bibliothèques de recherche. Ces chiffres sont au centre de toutes les réflexions car la NYPL devra adapter à ces nouveaux usages ses espaces de consultation et de conservation, mais aussi les modes de diffusion traditionnels de ses collections. Des changements qui demanderont certainement... patience et détermination, alors que la bibliothèque doit également affronter, comme beaucoup d'autres grandes bibliothèques, de sévères coupes budgétaires.

Delphine Andrieux



Les deux lions qui encadrent l'entrée de la NYPL sont devenus les mascottes des New-Yorkais et sont décorés de guirlandes de houx à Noël.

Trois questions à Paul LeClerc

Président de la NYPL depuis 1993, Paul LeClerc, né dans une famille francophone, est un éminent spécialiste de la littérature des Lumières, en particulier de Voltaire. Près de quarante ans après avoir soutenu son doctorat de Littérature française à l'université de Columbia, il retourne aux sources : il y prendra en juillet 2011 la direction de la prestigieuse Maison Française. Denis Bruckmann, directeur des collections de la BnF, l'a rencontré.

Denis Bruckmann : Vous aurez dirigé la NYPL de 1993 à 2011, soit près de vingt ans. Quelle vous paraît être l'évolution la plus importante de la bibliothèque ? Celle dont vous êtes le plus fier ?



© NYPL Press Office.

Paul LeClerc : À l'heure du bilan, je pense que les transformations majeures se sont produites à parts égales dans les bibliothèques de recherche

et les bibliothèques de quartier. Dans les premières, les changements les plus marquants sont liés à la création du site en 1995, à la conversion rétrospective de nos catalogues imprimés, à la création de notre galerie numérique de 800 000 images – qui totalise 10 millions de téléchargements – au partenariat avec Google Books et à l'exploitation des médias sociaux. Quant aux bibliothèques de quartier, nos 88 bibliothèques de prêt sont plus largement ouvertes au public qu'elles ne l'ont été au cours des cinquante dernières années, ce qui en a fait des centres dynamiques de vie et d'échanges, avec plus de 15 millions de visiteurs l'an dernier. Notre réseau de lecture est donc plus utilisé que jamais, sur place et à distance. C'est pour moi une source de grande fierté.

Vous avez piloté la NYPL dans une période qui a vu l'émergence d'Internet et le grand tournant vers le numérique. Dans ce contexte

de défi, comment voyez-vous l'avenir des bibliothèques ?

P. L. : Une étude récente montre que 69 % des Américains de plus de 14 ans ont utilisé les services d'une bibliothèque publique l'année dernière. En outre, l'étude révèle qu'un Américain sur trois s'est servi d'une bibliothèque publique pour se connecter à Internet. Ces chiffres étonnants ne laissent aucun doute sur l'utilité vitale des bibliothèques publiques gratuites et de leurs services pour nos citoyens dans leur diversité.

Avec quelques autres grandes personnalités comme Robert Darnton ou Robert Paxton, vous incarnez une génération d'humanistes américains, intellectuels spécialistes de la culture française, francophiles et francophones. Cette génération aura-t-elle des successeurs ?

P. L. : Je vous remercie de cette comparaison qui me flatte beaucoup. Il y aura toujours des générations de chercheurs et d'intellectuels américains qui se consacreront à l'étude de la France, de sa langue, de son histoire et de sa culture. Les méthodologies et les questions à traiter ne cessent d'évoluer. Mais il est prévisible que les formidables collections de la Bibliothèque nationale de France continueront à attirer les étudiants et les chercheurs américains. J'ai d'ailleurs bien l'intention de passer une partie de ma retraite dans les salles de lecture de la BnF !

Le Catalogue collectif de France aujourd'hui

Organiser, aider, soutenir le recensement des fonds patrimoniaux français méconnus ou mal signalés, c'est la mission que s'est assigné le CCFr depuis sa création. Un outil unique, qui donne accès à des millions de références.

Le Catalogue collectif de France¹ permet, en une seule interrogation, d'avoir accès à plus de 25 millions de références bibliographiques. Les documents sont de toutes sortes : des manuscrits médiévaux signalés dans le *Catalogue général des manuscrits conservés dans les bibliothèques publiques françaises* ou dans le catalogue *BnF Archives et manuscrits* à une thèse accessible en ligne grâce au Sudoc², en passant par un DVD récent déposé à la BnF, une partition ancienne disponible dans un conservatoire ou un incunable conservé en région. Une fois le document identifié, vous obtenez toutes les informations pour aller le consulter sur place grâce au *Répertoire national des bibliothèques et fonds documentaires (RNBFD)* du CCFr; vous avez également la possibilité de le faire venir de province à la BnF si vous êtes lecteur accrédité pour le rez-de-jardin, titulaire d'une carte annuelle.

Depuis l'origine, le CCFr a servi de catalyseur pour organiser, aider et soutenir le recensement des fonds patrimoniaux français méconnus ou mal signalés. Aujourd'hui, la *Base Patrimoine*, une des composantes majeures du CCFr, comprend plus de 3 millions de notices venant de plus de 100 institutions. Elle est régulièrement enrichie par l'apport de partenaires qui s'engagent, avec le soutien financier de la BnF, dans l'informatisation de leurs catalogues sur fiches, voire dans le catalogage de fonds patrimoniaux jusque-là non inventoriés. Des partenariats individuels ou collectifs, dans le cadre de pôles associés régionaux ou thématiques, contribuent également à enrichir la description des fonds dans le *RNBFD*.

Véronique Falconnet

1. <http://ccfr.bnf.fr>
2. Système universitaire de documentation

Le CCFr en chiffres

- **Le Répertoire national des bibliothèques et fonds documentaires**: plus de 4 800 notices de bibliothèques, avec les renseignements pratiques et scientifiques; près de 1 900 notices de fonds documentaires (thématiques, locaux, liés à un donateur, etc.); **un accès unique aux grands catalogues français**.
- **Le Catalogue général de la BnF**: plus de 11,3 millions de notices.
- **Le Sudoc**: plus de 9,7 millions de notices.
- **La Base Patrimoine**: plus de 3,1 millions de notices.
- **Catalogues des bibliothèques municipales** de Dijon (y compris la Base bibliographique bourguignonne), de Rennes (y compris le Catalogue collectif breton), de Limoges et, bientôt, entre autres, le catalogue des bibliothèques spécialisées de la Ville de Paris et le catalogue du Réseau Rachel (Hébraïca et Judaïca).
- **Ensemble des manuscrits, y compris BnF Archives et manuscrits**: plus de 353 000 descriptions.



La Bibliothèque du Saulchoir rejoint le CCFr

Créée en 1865, la bibliothèque du Saulchoir est la bibliothèque de la Province dominicaine de France. Située dans le XIII^e arrondissement de Paris, cette bibliothèque associative comporte un fonds très important en sciences humaines et religieuses, avec plus de 5 000 journaux et revues et 250 000 livres, dont la totalité de la production des éditions du Cerf, spécialisées dans le domaine religieux et gérées par l'ordre dominicain. Dans le cadre de la convention signée avec la BnF en 2007, le catalogue de la bibliothèque vient d'intégrer la Base Patrimoine du CCFr: une opération qui contribue à mieux signaler les collections des bibliothèques d'établissements confessionnels, alors que débutent plusieurs chantiers de numérisation dans le domaine des sciences religieuses.

En 2011, le CCFr s'enrichira de la description de plus de 34 000 partitions musicales.

Ci contre **Partition d'Amadis, tragédie de Lully, livret de Philippe Quinault, 1711**

www.bibliothequedusaulchoir.org

Les médias sociaux, un champ d'expérimentation pour les bibliothèques

Si les réseaux sociaux sont à l'origine destinés à de nouvelles formes d'échanges entre individus, ce sont aussi des modes privilégiés d'accès à l'information. Les bibliothèques l'ont bien compris, qui s'adaptent à ce nouveau mode de diffusion.

Facebook, Twitter, Flickr ou Youtube ont été pendant plusieurs années emblématiques du développement du web 2.0. Adoptés aujourd'hui par un nombre croissant d'internautes, ces réseaux et médias sociaux contribuent à promouvoir en ligne de nouvelles formes de sociabilités et transforment notre rapport aux contenus culturels et patrimoniaux. S'il n'est pas aisé pour un établissement de s'implanter dans des espaces d'abord imaginés pour les rapports entre individus, les bibliothèques peuvent y trouver des occasions de faire connaître plus largement leurs collections et de tisser des relations d'un genre nouveau avec le public. Elles sont de plus en plus nombreuses, y compris en France, à tenter l'expérience.

Des outils de dissémination

Les chiffres montrent que les réseaux sociaux sont rapidement devenus pour les internautes un mode courant d'accès à l'information. Ils permettent aux bibliothèques de diffuser de l'information à leurs usagers en dehors des sites institutionnels, en se plaçant «là où le public passe», comme le fait la page Facebook de la BnF. Sur un blog, cette stratégie de dissémination peut être doublée par une mise en valeur éditoriale des contenus, comme c'est le cas sur le blog Gallica. Être présent sur Twitter permet au SCD de l'université de Bretagne Occidentale de diffuser sa veille en temps réel, tandis qu'à Romans-sur-Isère, la Médiathèque met en avant ses sélections documentaires sur son univers Netvibes.

Conçus comme des espaces de sociabilité susceptibles de regrouper des «communautés», les médias sociaux offrent à leurs utilisateurs des interfaces propices à la conversation. Qu'il s'agisse de questions pratiques, de conseils de lecture ou de discussions informelles, les échanges entre bibliothécaires et usagers sont aussi variés sur les réseaux sociaux que dans

La page Facebook de la BnF



l'enceinte physique des bibliothèques... L'avatar malicieux des bibliothèques-médiathèques de Metz, Miss Média, entretient ainsi un dialogue constant avec ses lecteurs. D'autres institutions, en France comme à l'étranger, utilisent Facebook et Twitter pour interroger leurs usagers sous forme de sondages ou d'énigmes, à l'image de la bibliothèque municipale de Seattle, de la Bibliothèque publique de New York ou de la bibliothèque numérique de la BnF, Gallica...

Faire appel à l'intelligence collective

Les réseaux sociaux permettent également de solliciter les compétences propres des internautes. La bibliothèque de Toulouse, suivant l'exemple de la bibliothèque du Congrès, a déposé sur la plateforme Flickr plusieurs centaines de photographies anciennes numérisées à partir du fonds Eugène Trutat. Les internautes sont invités à commenter ces images, identifier les lieux ou les personnes représentés, ou encore ajouter des mots-clés à même de garantir une plus grande efficacité des recherches au sein de ce corpus. Dans la même perspective, la BnF a récemment confié à la plateforme Wikisource 1400 ouvrages numérisés à partir de ses collections, également disponibles sur Gallica. Les internautes peuvent

corriger les erreurs que la reconnaissance optique de caractères, effectuée automatiquement par des robots, a pu produire dans le texte de ces ouvrages. Au-delà de ces premières expérimentations, certaines bibliothèques sont déjà engagées dans une démarche plus avancée: devenir elles-mêmes des médias sociaux. La plateforme Chermedia, l'agora des bibliothécaires du Cher, poursuit une telle ambition et le portail Trove mis en place par la Bibliothèque nationale d'Australie, parvient à un haut niveau de fédération des contenus et d'interaction avec les internautes.

Mélanie Leroy-Terquem et Lionel Maurel

Pour en savoir plus

- ▶ La page Réseaux et médias sociaux de l'encyclopédie collaborative Bibliopedia: <http://bit.ly/9c4WMW>
- ▶ Le blog de la bibliothèque numérique Gallica: <http://blog.bnf.fr/gallica>
- ▶ Sur les médias sociaux et les bibliothèques: blog Bibliobsession de Silvère Mercier: <http://www.bibliobsession.net>
- ▶ Sur les NTIC, blog d'Olivier Ertzscheid, enseignant-chercheur en sciences de l'information et de la communication, affordance.info
- ▶ Sur le web 2.0: *Les Signets de la BnF*, répertoire de ressources sur internet: bnf.fr, rubrique Les signets de la BnF/ outils internet/web 2.0

Les blouses blanches de Richard Prince



Richard Prince, *Untitled (Original)*, 2009, illustration originale et livre broché.
Ci-dessous : Richard Prince photographié par Craig McDean en 2009.



Dans cette œuvre qui fait partie de la série de tableaux de *Nurses* commencée en 2002, Richard Prince puise son inspiration dans sa collection personnelle de romans de gare américains des années 1950 et 1960 mettant en scène des infirmières piquantes. L'artiste expose le livre tel quel et le juxtapose à la gouache originale datant probablement de la fin des années 1950 et qui a servi à élaborer la couverture du livre. Peu importe qui fut l'auteur de cette gouache devenue, par cette intervention la plus minimale possible, une œuvre de Richard Prince. Un « ready-made » post-moderne d'une étonnante force, renommé *Untitled (Original)*, et qui interroge le statut de l'auteur et de l'original dans l'œuvre d'art.

Marie Minssieux

Exposition *Richard Prince, American Prayer*, du 29 mars au 26 juin 2011, BnF, site François Mitterrand

À l'occasion de l'exposition *Richard Prince*, la BnF organise un week-end américain les vendredi 1^{er} et samedi 2 avril 2011. Qu'est-ce que l'Europe a capté, repris, fait circuler de la culture et plus précisément de la contre-culture américaine? Dans quels secteurs la contestation des formes traditionnelles s'est-elle fait sentir? Ces questions seront évoquées dans de multiples rencontres. « Velvet Room », un concert exceptionnel de Rodolphe Burger, reprendra les succès du Velvet Underground. Avec aussi des lectures spectacles (Jack Kerouac), des projections, des débats... Programme complet sur bnf.fr

{ BnF

Informations pratiques

Bibliothèque Richelieu

5, rue Vivienne
75002 Paris
Tél. 01 53 79 81 02 (ou 03)

Bibliothèque François-Mitterrand

Quai François-Mauriac,
75013 Paris

Bibliothèque d'étude
Tél. 01 53 79 40 41 (ou 43)
ou 01 53 79 60 61 (ou 63)

Bibliothèque de recherche
Tél. 01 53 79 55 06

Bibliothèque-musée de l'Opéra

Place de l'Opéra
75009 Paris
Tél. 01 53 79 37 47

Bibliothèque de l'Arsenal

1, rue de Sully, 75004 Paris
Tél. 01 53 79 39 39.

Tarifs cartes de lecteur

Haut-de-jardin
1 an : 38 €, tarif réduit : 20 €
1 jour : 3,50 €.

Recherche (François-Mitterrand, Richelieu, Arsenal, Opéra)
1 an : 60 €; tarif réduit : 35 €
15 jours : 45 €; tarif réduit : 35 €
3 jours : 8 €.

Réservation à distance de places et de documents

Tél. 01 53 79 57 01 (ou 02 ou 03)

Informations générales

Tél. 01 53 79 59 59

www.bnf.fr

Association des amis de la BnF



L'association a pour mission d'enrichir les collections de la BnF et d'en favoriser le rayonnement. De nombreux avantages sont accordés aux adhérents. Informations : comptoir d'accueil, site François-Mitterrand, hall Est. Tél. 01 53 79 82 64

www.amisbnf.org